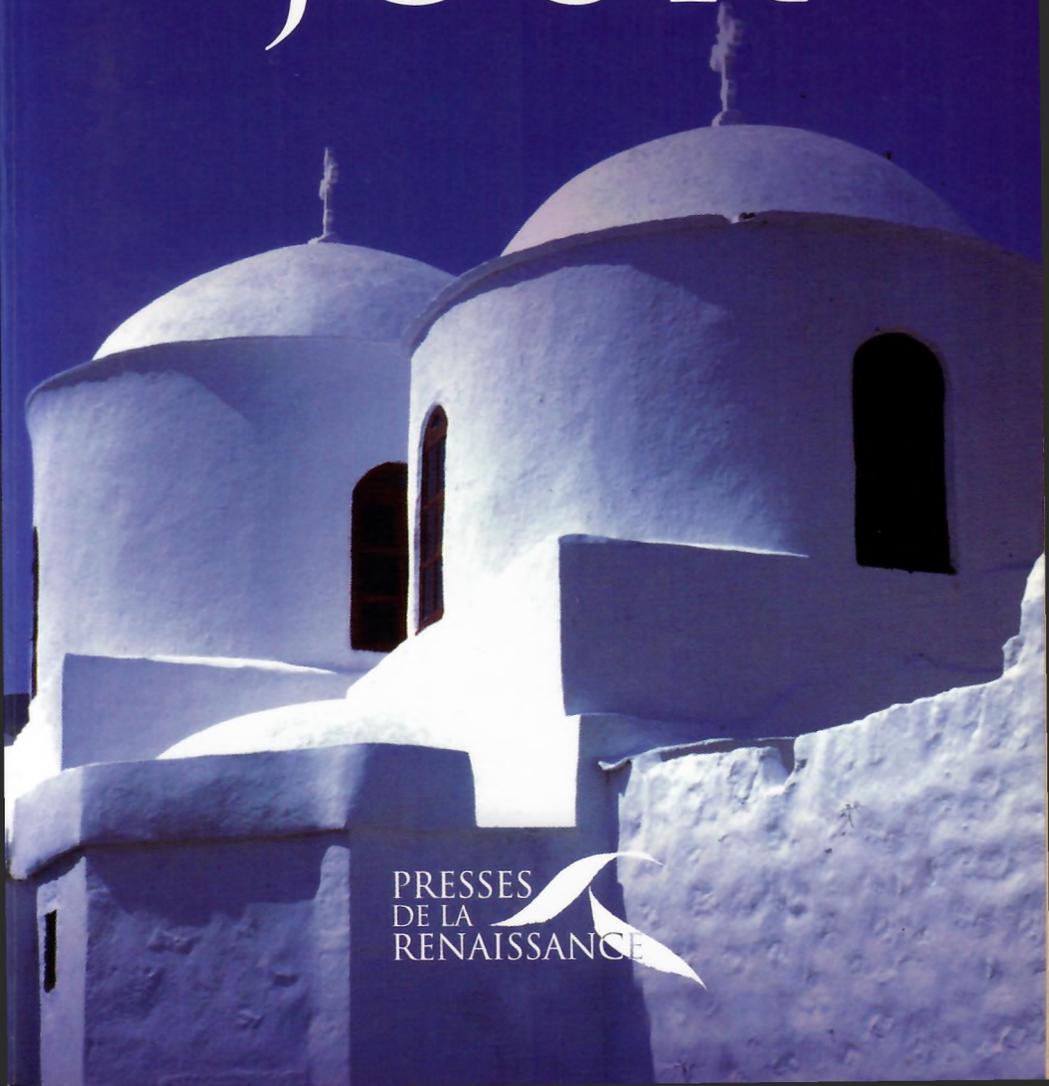


PÈRE MARIE-DOMINIQUE PHILIPPE

À  
L'AUBE  
DU DERNIER  
JOUR



PRESSES  
DE LA  
RENAISSANCE



À L'AUBE DU DERNIER JOUR

## DU MÊME AUTEUR

*Les trois sagesse*s, entretiens avec Frédéric Lenoir, Fayard, coll. « Aletheia », 1994.

### Ouvrages de philosophie

*Introduction à la philosophie d'Aristote*, Éditions universitaires, Paris, 1991.

*Une Philosophie de l'être est-elle encore possible ?* 5 fascicules :

I. *Signification de la métaphysique*. — II. *Signification de l'Être*. — III. *Le Problème de l'ens et de l'esse (Avicenne et saint Thomas)*. — IV. *Néant et être (Heidegger et Merleau-Ponty)*. — V. *Le problème de l'être chez certains thomistes contemporains*, Téqui, Paris, 1975.

*Philosophie de l'art*, 2 tomes, Éditions universitaires, 2<sup>e</sup> éd., 1991 et 1994.

*L'être à Dieu. De la philosophie première à la sagesse*, Téqui, Paris, 1977. Un tome accompagné de 3 volumes de topique historique :

I. *Philosophie grecque et traditions religieuses*, Téqui, 1977. — II. *Philosophie et foi*, Téqui, 1978. — III. *Philosophie moderne et contemporaine* (à paraître).

*Lettre à un ami. Itinéraire philosophique*, Éditions universitaires, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1992.

*Le manteau du mathématicien*, entretiens avec Jacques Vauthier, Mame-Éditions universitaires, Paris, 1993.

*De l'amour*, Mame, Paris, 1993.

### Ouvrages de théologie spirituelle

*Le mystère de l'amitié divine*, Luff-Egloff, Paris, 1949 (épuisé).

*Un seul Dieu tu adoreras* (Je sais-je crois, 16), Arthème Fayard, Paris, 1958 (réimprimé\*).

*Mystère de Marie. Croissance de la vie chrétienne*, La Colombe, Paris, 1958 (réimprimé\*).

*Mystères de miséricorde* : 1. *L'Immaculée Conception*. — 2. *La Présentation de Marie*. — 3. *L'Annonciation*, Éd. Saint-Paul, Fribourg, 1958 et 1960.

*Saint Thomas docteur, témoin de Jésus*, 2<sup>e</sup> éd., Saint-Paul, Fribourg-Paris, 1992.

*Mystère du Corps mystique du Christ*, La Colombe, Paris, 1960 (épuisé).

*Analyse théologique de la Règle de saint Benoît*, La Colombe, Paris, 1961 (épuisé).

*La symbolique de la messe*, La Colombe, Paris, 1961 (épuisé).

*Les mystères de l'Église*, dialogue entre M.-D. Philippe, o.p., et Albert Finet (« Verse et controverse », 3), Beauchesne, Paris, 1967.

*Le mystère du Christ crucifié et glorifié* (« Sources de spiritualité », 17), Alsatia, Colmar-Paris, 1968 (épuisé, 2<sup>e</sup> éd. en préparation).

*L'Étoile du matin. Entretiens sur la Vierge Marie*, Le Sarmant-Fayard, Paris, 1989.

*Suivre l'Agneau* (2<sup>e</sup> éd.), Saint-Paul, 1995.

*J'ai soif. Entretiens sur la sagesse de la Croix*, Versailles, Saint-Paul, 1996.

*Le mystère de Joseph*, Saint-Paul, Paris, 1997.

*L'acte d'offrande, retraite avec la petite Thérèse*, Saint-Paul, 1997.

### Ouvrages de pédagogie familiale

*Questions disputées*, Beauchesne, Paris, 1972.

*Au cœur de l'amour. Entretiens sur l'amour, le mariage et la famille*, Le Sarmant-Fayard, Paris, 1987.

\* Cet ouvrage est disponible à Notre-Dame de Rimont, 71390 Fley.

PÈRE MARIE-DOMINIQUE PHILIPPE, O.P.

À L'AUBE  
DU DERNIER JOUR

PRESSES  
DE LA  
RENAISSANCE



Ouvrage réalisé sous la direction éditoriale  
d'Alain NOËL

Si vous souhaitez être tenu  
au courant de nos publications,  
envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre,  
aux Éditions des Presses de la Renaissance,  
12, avenue d'Italie, 75013 Paris.  
Et, pour le Canada, à  
Édipresse Inc., 945, avenue Beaumont,  
Montréal, Québec, H3N 1W3.

ISBN 2.85616.722.5

© Presses de la Renaissance, Paris, 1998.

## SOMMAIRE

13	Perspective 2000
19	La méta-tentation du xx <sup>e</sup> siècle
25	Le mystère de la souffrance
35	Questions de vie
41	Amour et liberté
47	Aimer en vérité
51	L'éducation de l'amour
57	L'amour d'amitié
63	L'amour, source de tout engagement
69	Grandir dans l'amour
75	Quelques réflexions sur la famille
79	Être prêtre aujourd'hui
83	Le prêtre, ami du cœur de Jésus
87	La prière de Jésus éclaire le mystère du prêtre
95	Le prêtre, témoin de l'unité
99	Le sacerdoce et la femme
105	La Communauté Saint-Jean
111	Aujourd'hui, les saints de demain
113	Marie, mère et éducatrice des saints
119	La communion des saints
125	Rencontres avec des saints
133	Rencontre avec Marthe Robin
139	Le mystère de la Passion chez Marthe
147	Le mystère de la Croix et le mystère d'iniquité
151	Le mystère de la mort
155	Le mal et la souffrance
163	Amen, viens, Seigneur Jésus !



## PRÉSENTATION

**N**OUS SOMMES PROCHES désormais du dernier jour du deuxième millénaire, proches de l'an 2000, année jubilaire à laquelle le Saint-Père demande depuis plusieurs années au peuple de Dieu de se préparer. Héritage de l'Ancienne Alliance, le Jubilé est l'année favorable du Seigneur (Is 61, 2), celle où les hommes sont invités à renforcer leur relation à Dieu dans l'adoration – en le contemplant comme le Maître de la création et le Père plein de miséricorde, qui invite chacun de ses enfants à la réconciliation – et à purifier et intensifier leurs relations entre eux, dans la pratique de la charité fraternelle : tel est le grand commandement de l'amour avec sa double exigence à l'égard de Dieu et du prochain, dont Jésus dit qu'il est « le premier et le plus grand commandement » (Mt 22, 34). À l'aube du dernier jour, les chrétiens, mais aussi tous les hommes, sont conviés à entrer plus avant dans ce mystère de la charité.

*C'est cela que rappelle avec insistance le père Marie-Dominique Philippe, en répondant aux interrogations de quelques jeunes, pour la plupart déjà engagés dans la vie active, et en traitant de façon très libre et spontanée les thèmes qu'ils souhaitaient l'entendre aborder. Cette liberté, avec son caractère d'improvisation, avait pour avantage de laisser l'auditoire poser les questions qui lui tenaient à cœur, et de permettre au père d'y répondre à bâtons rompus, sans pour autant se départir de cette lumineuse cohérence qui caractérise sa pensée.*

*À tel auditeur qui parfois lui demandait privément une précision ou une explication sur un point, le père Marie-Dominique n'hésitait jamais à répondre, se plaçant alors le plus souvent dans l'ordre de la paternité : le père suggère, fait comprendre, voire propose, pour répondre à une demande du fils. Le père donne, se donne, et le fils reçoit... ou ne reçoit pas ! La paternité s'exerce dans le secret, dans l'intimité : quand Jésus est aux affaires du Père, nul – pas même Marie – n'en sait rien. Ce qu'alors se disent le Père et le Fils, nul ne le sait, c'est leur secret, un secret d'amour. Il en est de même dans toute paternité spirituelle. Mais cette grâce de paternité affleure plus d'une fois au fil de ces pages, témoin l'anecdote suivante.*

*Un de ses interlocuteurs lui dit un jour qu'il lui plaisait de voir en ces échanges – toutes proportions gardées – quelque chose des soirées de Jésus chez Nicodème ; souriant, le père releva simplement que Nicodème était un docteur de la*

*Loi, un pharisien, qui saluait et recevait Jésus comme un docteur encore plus prestigieux, venant de Dieu ; et que Jésus lui parlait en théologien. « Certes, lui répondit son interlocuteur, je ne suis pas du tout un docte, et nous n'attendons pas de vous que vous nous parliez comme un théologien, mais comme un père. » L'heure vespérale et le caractère intime de ces rencontres aura suggéré l'image de Nicodème, mais davantage encore le fait que ces entretiens donnaient à plus d'un l'impression de naître d'en-haut, de renaître de l'Esprit : « Vous me faites, poursuivit-il, renaître dans l'Esprit, et c'est dans ce sens que j'évoquais les rencontres de Jésus avec Nicodème. » Alors le père, qui le connaissait bien, lui rappela la parole de Jésus : Ma nourriture est de faire la volonté du Père, et il lui dit : « Eh bien, mangez en abondance de cette nourriture, nourrissez-vous en bien car, plus vous en mangerez, plus vous aurez faim ! » Le père Marie-Dominique veut que les âmes aient de plus en plus faim de Dieu, c'est ce qui l'incite à parler quand on le lui demande, à se dépenser sans compter dans ce ministère de la parole si propre à sa vocation dominicaine.*

*Cette faim de Dieu ne peut se rassasier que dans l'Eucharistie, sacrement du plus grand amour, aussi la parole du père nous tourne-t-elle constamment vers ce sacrement en quoi nous avons quotidiennement, par la possession du Christ ressuscité, les prémices du dernier jour, jour ultime et toujours nouveau de la Résurrection en Jésus-Christ : à ce titre, la communion*

*sacramentelle fait de chacun de nos jours l'aube du dernier jour, celui de la rencontre éternelle avec Jésus crucifié et glorifié.*

*Soulignons encore le caractère très libre de ces quelques pages, qui ne sauraient être considérées comme un enseignement : il s'agit de libres propos échangés lors de conversations, que le père Philippe m'a permis de rapporter. J'ai essayé d'être fidèle mais sur bien des points, la pensée du père mériterait d'être explicitée et développée. Ce livre n'a donc pour but que de nous y introduire, en nous donnant le désir de remonter à sa source.*

*On retrouvera donc ici quelques grands thèmes que le père Marie-Dominique aime aborder, tels qu'il les a développés dans la perspective de l'an 2000 désormais tout proche.*

Un oblat de Saint-Jean.

## *Perspective 2000*

L'AN 2000, DÉSORMAIS IMMINENT, se révèle tout à fait différent de ce que l'on imaginait il y a seulement une vingtaine d'années. Loin d'être épanouie, comme nous l'annonçaient toutes sortes de pseudo-prophètes – hommes de science, philosophes –, l'humanité est plus malade que jamais, et se trouve confrontée à des situations où le conditionnement devient si fort qu'il étouffe la finalité. Comme absorbé par le conditionnement, l'homme se voit soudain dans des *situations-limites*.

C'est bien la réalité du monde d'aujourd'hui, qui est un « monde cassé », tellement malade que les hommes deviennent incapables de s'aimer, ou même seulement de s'entraider. L'orgueil est tel, le désir de puissance et de domination est tel, qu'ils vont jusqu'à fausser et corrompre les initiatives les plus nobles. Il suffit d'évoquer le détournement des œuvres

humanitaires au profit du politique, sa justification par l'idéologie, alors qu'il devrait être finalisé par l'amour. Pourtant la terre est capable de nourrir l'humanité entière ; mais le déséquilibre est si grand au niveau économique que certains pays ont des possibilités qui dépassent largement leurs besoins alors que d'autres sont en proie à une famine effroyable qui fait chaque année des centaines de milliers, voire des millions de morts. Cette injustice à l'échelle planétaire est une situation-limite, parce que, s'il n'y a plus de justice, cela appelle toutes sortes de réactions violentes, imprévisibles et incontrôlables. Face à cela, le Saint-Père appelle sans cesse à une vraie *solidarité*, qu'il présente comme une valeur finalisée par la charité en vue du bien commun des hommes.

On peut évoquer aussi la question du travail, et par là même celle du chômage. Le chômage ôte à l'homme son travail, il lui enlève son efficacité, mais il ne supprime pas la personne humaine : le cœur, la volonté demeurent... et avec eux la souffrance. Car, pour essentiel qu'il soit pour l'homme, le travail n'est pas en soi une finalité ; il conduit à l'efficacité, aux valeurs, et par là aide l'homme à se former. C'est ce que Jésus affirme lorsqu'il déclare : « Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat » (Mc 2, 27). Les gens, aujourd'hui, ont besoin d'un langage extrêmement clair, direct. Il faut leur dire la vérité, les choses telles qu'elles sont, et non telles qu'ils les voudraient,

ou telles qu'on veut leur faire croire qu'elles sont ; il est nécessaire de trouver un consensus, sinon la discussion est inutile. Ce consensus, à propos du travail, ne peut se fonder au sens propre que sur l'expérience du travail, point de départ d'une philosophie qui redonne le sens premier du corps, une *philosophie du corps* permettant de comprendre le corps dans son réalisme profond : le corps a besoin d'un univers, et cet univers nous est donné pour que nous le transformions par le travail, dans le respect de ce qu'il est, en *créant* de nouvelles relations qualitatives avec lui. Aujourd'hui, les systèmes économiques quels qu'ils soient – le pape les renvoie justement dos à dos – substituent à ces relations qualitatives des relations quantitatives qui se traduisent par un besoin effréné de productivité et d'efficacité, au mépris de l'homme et de son travail, mais aussi de la création ; or « la nature profonde de la création est d'être un don de Dieu, un don pour tous, et Dieu veut qu'elle demeure ainsi. Voilà pourquoi le premier impératif adressé par Dieu est de conserver la Terre dans sa nature de don et de bénédiction, et de ne pas la transformer en instrument de pouvoir ou en motif de division » (*Document du Conseil pontifical Justice et Paix*, du 1<sup>er</sup> février 1998).

C'est dans cette perspective que tous les chômeurs devraient trouver entre eux une vraie solidarité, valeur qui leur conférerait une force humaine encore plus grande. Il faut leur dire et leur faire comprendre que, si on leur a

retiré le travail, il leur reste quelque chose d'inaliénable, qui est leur personne, avec sa dignité, ses droits, mais aussi qui est l'univers, donné à tous pour que tous le transforment, le respectent. Une vraie philosophie du travail doit débiter par la prise en compte du travail lui-même, considéré non pas du point de vue dialectique – comme une *praxis* –, mais de la manière la plus simple, à partir de l'homme qui sait et qui doit travailler, parce que c'est pour lui un droit. On se trouvera ainsi en présence de ce qui est fondamental dans l'anthropologie, c'est-à-dire dans une philosophie qui se tourne vers l'homme et qui, pour le situer dans l'univers, dans la création, regarde d'abord la complexité de son travail et sa grandeur, sa valeur.

Il est d'autres domaines où l'homme d'aujourd'hui est confronté à des situations-limites, notamment celui de la recherche scientifique. Les découvertes de l'astrophysique posent de nouvelles questions à l'homme sur les origines de l'univers et donc les siennes ; les impératifs de l'écologie suscitent de nouveaux comportements, et surtout les progrès de la biologie amènent l'homme à s'interroger sur le mystère même de la vie. J'aurai l'occasion d'y revenir, mais, auparavant, je souhaite aborder ce qui me paraît être la clef de toutes ces situations-limites : l'homme est de plus en plus désarmé par la rapidité des choses, il n'est plus en mesure de contrôler sa propre évolution et d'assimiler les découvertes qu'il fait dans tous

les domaines. Confrontée à une situation-limite de l'intelligence, l'humanité n'en peut plus et il y a un phénomène de rejet, particulièrement sensible chez les jeunes, qui en ont *ras le bol*. Cette réaction, très significative, traduit une angoisse et souligne combien notre responsabilité dans le monde actuel est plus grande que celle des hommes d'autrefois, combien aussi nous en avons conscience. Le pouvoir augmente l'orgueil et la gloire et, si l'on vit quelque chose d'extraordinaire, on expérimente aussi combien c'est difficile. Nous découvrons qu'il y a beaucoup de valeurs, mais qu'elles ont peu d'importance si elles ne sont pas finalisées ; ce qui donne à la vie son vrai sens, c'est l'amitié et la recherche de la vérité qui sont les deux grandes finalités de l'homme. L'amitié avec une personne appelle l'homme au dépassement de soi, l'amitié avec Dieu l'amène à la contemplation. La recherche de la vérité permet à l'homme de ne pas perdre de vue sa dimension spirituelle, en le maintenant dans l'interrogation sur lui-même, mais aussi sur ce qui est au-delà de lui-même, et donc en lui ouvrant des perspectives qui lui permettent de se dépasser.



### *La méta-tentation du xx<sup>e</sup> siècle*

**A**U PLAN SPIRITUEL, l'humanité entière est confrontée à une situation-limite sans précédent, ce que le pape, déjà en 1980, appelait une *méta-tentation*. Dans sa première encyclique, il s'interrogeait sur cette situation toute nouvelle dans laquelle se trouve l'humanité : la puissance inouïe à laquelle sont parvenues la science et la technique ; il se demandait, et nous demandait en même temps, si l'humanité serait en mesure de dominer la capacité d'auto-destruction qu'elle a acquise (cf. *Redemptor hominis*, 55). En même temps, il posait la question sur le plan spirituel, lorsque, à la faveur de sa première visite apostolique en France, il disait aux évêques français que l'humanité vit actuellement une tentation à laquelle elle n'a encore jamais été confrontée, une *méta-tentation* : l'homme voudrait être l'unique sauveur de l'homme, dans une humanité qui se croit suffisamment puissante

pour se sauver elle-même, parce que l'homme s'exalte indépendamment de Dieu et du Christ Sauveur, qu'il s'exalte dans une autonomie de l'homme qui prétend être parfaitement lui-même grâce à la maîtrise qu'il a acquise de ses connaissances, de la technique. Cette tentation, qui n'a jamais existé encore, qui est au-dessus de toutes les autres, et les enveloppe, est le fruit de toutes les idéologies athées, où l'homme se perd dans la considération de lui-même indépendamment de toute référence à Dieu ; il est tenté non seulement de se croire, mais de se faire le sauveur de l'homme, et il évacue le Christ Sauveur. Dans la culture de l'humanité, aujourd'hui, il n'y a plus de place pour un Sauveur : dans le meilleur des cas, on évoque encore un Dieu vague, lointain et assez indéterminé pour que tout le monde – chrétien, musulman, juif ou bouddhiste – puisse s'y référer, dans une sorte de syncrétisme qui évite d'aborder au fond la question du dialogue inter-religieux ; c'est ce qui caractérise le *New age*, notamment. Mais, en fait, on est confronté à une grande montée de l'athéisme, unique dans l'histoire de l'humanité.

Aujourd'hui, il faudrait à l'humanité ce que Bergson appelait un « supplément d'âme », une *sur-âme*, ou plus exactement une sagesse contemplative qui lui permette d'affronter les situations-limites, de les dépasser en découvrant dans cette sagesse un contrepoids à la puissance, à l'efficacité, qui appellent la colère

de Dieu, sainte indignation face à notre orgueil. Ce qui peut apaiser Dieu, c'est la charité fraternelle : le service, et l'humilité qui en découle et qu'il exige. L'humanité a besoin de témoins de cette sagesse, de prophètes, c'est-à-dire de saints, de hérauts des exigences de la miséricorde divine. Car la miséricorde divine a ses exigences, qui sont la vérité et la pauvreté. On ne peut l'accueillir sans cela.

C'est à cette fin que le Saint-Père s'efforce sans relâche de mobiliser tout ce qu'il y a encore de vrai et de juste dans l'homme pour que celui-ci, comprenant qu'il est dans une situation-limite, veuille en sortir. Tous les appels du pape vont dans le même sens, on l'a vu encore l'année dernière aux Journées Mondiales de la Jeunesse, à Paris : il réunit ceux qui croient en Dieu et qui adorent, mais aussi ceux qui sont en recherche, très pauvrement, et tout disposés à entendre son appel, toujours le même : « Réveillez-vous ! » De Compostelle à Paris, de Czestochowa à Denver et aux Philippines, le pape lance cet appel mobilisateur pour nous préparer au jubilé du troisième millénaire ; ainsi il y a eu la grande retraite sacerdotale à laquelle étaient invités tous les prêtres du monde (7 000 ont pu être présents), à qui le Saint-Père a demandé de se préparer à l'an 2000, comme dans une mobilisation de toute l'Église. Le pape parle, mais on a beaucoup de mal à comprendre.

Pour cela, il nous ramène sans cesse au concile Vatican II, qui a été pour l'Église un

grand tournant. Ce concile, qualifié superficiellement de « pastoral », me semble plutôt être celui de la charité fraternelle, au sens le plus grand de l'expression. Il a uni très profondément les évêques du monde entier dans l'expérience du peuple de Dieu, il a ouvert d'authentiques perspectives en vue de l'unité – par rapport à l'œcuménisme –, et n'a jeté d'anathème sur personne, n'a condamné personne. En fait, ce concile a été pour l'Église un appel à vivre dans une charité fraternelle plus effective, plus intense, dans laquelle nous devons découvrir ce qu'est pour nous – personnellement – le mystère de l'Église, c'est-à-dire le mystère de la communion dans le Christ, sous la conduite de l'Esprit Saint qui nous conduit vers le Père. Cela requiert de nous de vivre beaucoup plus immédiatement notre finalité (dans un dépassement de nous-mêmes) à la lumière de l'exigence profonde de la sagesse de la Croix (cf. 1 Co 1, 17 *sqq.*), à la lumière du primat de l'amour et de la recherche de la vérité, et de vivre cela dans une espérance eschatologique, dans la foi la plus radicale, la plus contemplative, et dans la charité fraternelle la plus intense, la plus donnée. Si, depuis Vatican II, l'Église ne condamne plus, c'est pour entrer dans la dernière semaine de Jésus, où il s'offre, où il ne condamne plus, où il dit qu'il n'est venu que pour rendre témoignage à la vérité (Jn 18, 37)... où il se met sur la Croix. N'est-ce pas ce que le Saint-Père nous invite à comprendre et à faire nôtre ?

Nous savons dans la foi que, par la victoire du Christ, nous sommes victorieux de toutes ces situations-limites ; non pas de façon éclatante, ostentatoire, mais au plus intime de notre cœur, en ayant une compassion et une miséricorde toujours plus grandes à l'égard des hommes d'aujourd'hui, d'une humanité errante qui n'a pas la foi et l'espérance dans le Christ, et qui ne voit ni solution ni issue à son angoisse. Nous avons, face à ces situations-limites, un témoignage à donner, celui de l'espérance dans le Christ, dans la victoire de l'amour que nous manifeste le *mystère* de la Croix. Le mystère de la Croix est une grande victoire, cachée mais définitive, la victoire sur la mort. C'est ce que l'Église est appelée à vivre, au terme de l'ultime semaine à travers les grandes luttes qu'elle connaît présentement, parce que sa mission est la même que celle du Christ ; c'est *une seule* mission, le pape l'a écrit dans sa première encyclique et ne cesse, depuis, de le répéter. Cela signifie que l'Église doit vivre ce que le Christ lui-même a vécu, jusqu'au terme, le mystère de la Croix... Peut-être entre-t-elle à présent dans la Passion ? Les témoins que sont la petite Thérèse et Marthe, Maximilien-Marie Kolbe et mère Teresa semblent l'indiquer.



## *Le mystère de la souffrance*

**Q**UELLE EST LA RÉPONSE à la grande question que l'homme se pose, aujourd'hui sans doute plus qu'autrefois : pourquoi Dieu permet-il la souffrance ? Car il suffit de regarder le monde autour de soi, pas seulement au loin – dans des pays ravagés par la guerre, ou frappés par des famines meurtrières, ou bien encore soumis à des dictatures qui se rendent coupables des pires atrocités –, mais aussi tout près de nous, parfois jusque dans nos propres familles, pour mesurer combien la souffrance est universelle, combien aussi les formes qu'elle revêt sont multiples, au point de la faire paraître comme quelque chose d'infini : cela va des situations de détresse, intérieure ou extérieure – sociale, comme les situations d'exclusion, de marginalisation –, aux grands drames qui frappent des portions entières de l'humanité, comme ceux que je viens d'évoquer, en passant par la maladie, les faits

divers dont sont victimes des innocents, la solitude des personnes âgées, etc.

Les actes les plus révoltants n'ont-ils pas été commis, et ne sont-ils pas encore perpétrés avec la permission de Dieu ? Comment quelqu'un d'infiniment bon et tout-puissant, permet-il cela ? On ne peut pas le comprendre, et pour aimer nous avons besoin de comprendre. Comment alors est-il possible d'aimer Dieu ? Pour beaucoup, l'existence de la souffrance dans le monde est un obstacle à reconnaître l'existence de Dieu ; c'est ce qui amenait Jean Rostand à rejeter l'idée même d'un Créateur ; et, bien avant lui, saint Thomas d'Aquin soulignait que c'est la souffrance qui empêche le plus d'accepter l'existence de Dieu.

Nous savons que Dieu est infiniment bon, c'est l'objet de notre foi. Comment concilier alors l'existence de Dieu et la réalité de la souffrance ? L'intelligence n'y suffit pas ; en effet, si la souffrance s'explique philosophiquement par la liberté dont l'homme dispose, nous avons besoin d'un regard de foi pour comprendre la permission de Dieu sur la souffrance, la foi seule donne un sens à la souffrance et l'explique de manière *ultime* : si Dieu permet certaines choses, c'est toujours en vue d'un plus grand bien. Si les théologiens ne sont plus capables de répondre aux questions sur la souffrance – ils sont très opposés –, c'est parce qu'ils se placent sous l'influence de philosophies erronées. Le Saint-Père a bien compris que, pratiquement, toutes les oppositions qui

se rencontrent chez les théologiens viennent de ce qu'à la suite de Descartes ils exaltent la liberté humaine, la mettent au-dessus de tout. La grande erreur d'une certaine théologie morale consiste à tenir la liberté pour un absolu, et cela rejoint l'erreur dominante dans notre monde d'aujourd'hui, qui fait de la liberté un primat absolu, une finalité.

À partir de Descartes, la liberté est considérée comme un absolu : pour lui, la liberté de Dieu et la liberté de l'homme sont en continuité. Or la liberté, chez l'homme, ne provient que de l'amour, elle est le fruit de l'amour ; Jésus nous le dit quand il affirme : « Si vous demeurez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples et vous connaîtrez la vérité et la vérité vous libérera » (Jn 8, 31-32). Il s'agit de la vérité dans l'amour, indissociables dans l'Évangile de Jean : « Petits enfants, n'aimons ni de mots ni de langue, mais en actes et en vérité » (1 Jn 3, 18). La liberté grandit avec l'amour, elle est toujours au service de l'amour ; en soi, elle n'est ni bonne ni mauvaise, elle est une condition nécessaire pour aimer en vérité, mais ce n'est pas ce qui détermine l'amour, ni ce qui lui permet d'exister. Quand on aime, on ne se pose pas la question de savoir si on est libre ou non, on n'est libre que dans la mesure où l'on aime : celui qui aime sait qu'il est libre.

Dès lors que la liberté est considérée comme un absolu, on estime que la loi vient la restreindre, la diminuer, et on en arrive à

opposer l'une et l'autre. Mais si l'on sait que la liberté est fruit de l'amour, on peut comprendre que, pour développer l'amour, l'homme a besoin de la loi pour être rectifié. De même, au plan chrétien, c'est parce que nous sommes pécheurs que nous avons besoin de la loi. Celle-ci nous met dans la vérité, à savoir que l'orgueil, conséquence du péché originel, diminue notre capacité d'aimer, et donc notre liberté, puisque ce sont l'amour et la vérité issue de l'amour qui nous libèrent. Il est bon qu'il y ait cette loi, elle est au service de notre liberté en nous empêchant de tomber dans l'erreur de faire de la liberté un absolu. L'âne de Buridan « crève » de sa liberté, il est incapable de choisir entre le seau d'eau et le picotin.

Tenir la liberté pour un absolu est une erreur qu'il faut corriger par la contemplation de l'acte de liberté du Christ crucifié. Jésus sur la Croix est l'exemple de la plus grande liberté, il porte le témoignage ultime de son amour pour Dieu et pour l'homme, dans la liberté la plus grande qui ait jamais existé dans le cœur d'un homme. C'est dans cette lumière que l'on doit regarder ce qu'est la liberté, que l'on doit montrer, dans un monde comme le nôtre, qu'en Jésus crucifié la plus grande liberté se réalise dans l'obéissance. C'est l'acte le plus grand que l'humanité ait posé, l'acte du plus grand amour dans la plus grande liberté, celle que Jésus exerce en acceptant de mourir par amour pour le Père et pour nous, pour le glorifier et pour nous

sauver. Ayant posé cet acte, Jésus peut choisir librement d'offrir sa vie, dans un amour qui est rédempteur ; il s'offre comme un agneau, en victime d'amour, pour nous sauver par l'amour.

L'amour de Dieu nous rend proches du Christ, l'amour chrétien nous lie à Jésus et, parce que celui-ci a souffert, il nous lie à la souffrance, il implique une certaine souffrance. Ce n'est pas à cause de l'amour que l'on souffre, car l'amour comme tel n'implique pas la souffrance (un premier amour est, en général, exempt de souffrance), mais parce que l'amour rend notre cœur vulnérable – c'est lié à notre condition humaine –, il implique pour nous certaines blessures du cœur, certaines souffrances : nous souffrons pour et par ceux que nous aimons. Tout amour blesse notre cœur, l'amour divin en particulier, qui nous rend proches du Christ souffrant ; c'est parce qu'on aime Jésus souffrant que l'on souffre et non parce qu'on aime la souffrance. On ne peut aimer l'ennemi comme tel, mais on peut et doit aimer l'homme-ennemi, en tant qu'homme racheté par le Christ ; de même, on ne saurait aimer la souffrance comme telle, mais on aime Jésus souffrant.

Par la souffrance, je perçois davantage ma faiblesse, et donc mon besoin de quelqu'un qui me soutienne : Dieu. En cela, la souffrance souvent nous rend plus généreux, parfois même elle est l'occasion de rencontrer Dieu, mais ce sont là des raisons de convenance, des raisons secondes. En fait, la souffrance reste un

mystère, un scandale – comme le scandale de la Croix –, et sa grande valeur, c'est qu'unie à celle du Rédempteur elle peut être rédemptrice. C'est ce qu'ont compris les saints.

## *Questions de vie*

**L'**HOMME A EN MAIN UN POUVOIR de plus en plus grand dans quantité de domaines, en particulier celui de la biologie. Ayant désormais la possibilité d'exercer leur domination sur le commencement de la vie humaine et sur son terme, les hommes éprouvent la tentation vertigineuse de se rendre propriétaires de la vie humaine, de la *gérer*, de la dominer... et donc de la détruire. C'est le plus grand pouvoir, mais aussi le plus dangereux, comme le rappelle depuis longtemps le Saint-Père :

« On ne peut pas considérer sans une profonde inquiétude les possibilités considérables de la recherche biologique. On n'est peut-être pas encore en mesure d'évaluer les troubles provoqués dans la nature par les manipulations génétiques menées sans discernement et par le développement

inconsidéré d'espèces nouvelles de plantes et de nouvelles formes de vie animale, pour ne rien dire des interventions inacceptables à l'origine même de la vie humaine.

Dans un domaine aussi délicat, il n'échappe à personne que l'indifférence ou le refus des normes éthiques fondamentales portent l'homme au seuil même de son auto-destruction » (*Message de Jean-Paul II pour la Journée de la paix*, 1<sup>er</sup> janvier 1990).

Là encore se pose la question : la science est-elle au service de l'homme, ou l'homme est-il asservi à la science ? Le pape Paul VI avait déjà répondu très clairement à la question en rappelant que, si on doit respecter la science, car elle cherche la vérité, la science est au service de l'homme, et non l'homme au service de la science.

La question que l'on doit se poser est de savoir si l'homme a un droit sur la vie, sur son être et sa vie. Il est évident qu'il n'a aucun droit sur son être, l'ayant reçu gratuitement de Dieu Créateur, dans un acte absolument unique et personnel. L'homme n'a pas non plus de droit sur sa vie, ni moi ni quelqu'un d'autre n'a de droit sur sa vie, ni sur sa mort. Ainsi, nul ne peut supprimer la vie, que ce soit à son début ou à son terme, c'est d'une netteté totale : nous ayant été donnée gratuitement, notre vie n'est pas à nous au sens absolu, elle est à tous ceux qui sont proches de nous puisque nous vivons avec eux, et, plus

profondément, elle est à Dieu, qui est la source de notre âme. Ainsi, philosophiquement, aucune atteinte à la vie n'est légitime, et encore moins justifiable, que ce soit au début – par l'avortement, et bientôt peut-être par la manipulation génétique – ou, au terme, par le suicide ou l'euthanasie. Là encore, le pape Jean Paul II est très clair :

« La domination accordée par le Créateur à l'homme n'est pas un pouvoir absolu, et l'on ne peut parler de liberté d'user et d'abuser, ou de disposer des choses comme on l'entend. La limitation imposée par le Créateur lui-même dès le commencement, et exprimée symboliquement par l'interdiction de “manger du fruit de l'arbre”, montre avec suffisamment de clarté que, dans le cadre de la nature visible, nous sommes soumis à des lois non seulement biologiques mais aussi morales que l'on ne peut transgresser impunément » (encyclique *Sollicitudo rei socialis*, 34).

Il est vrai qu'il existe, au terme d'une vie, des cas extrêmes. Si nul n'a le droit d'abrégé soi-même sa vie, ou de demander à quelqu'un d'autre de le faire, on a en revanche non seulement le droit, mais le devoir de soulager la souffrance, en faisant en sorte que celle-ci puisse être assumée de façon humaine. Quand la souffrance dépasse le seuil du supportable, cela devient inhumain, même pour le croyant, qui n'est plus en mesure de l'offrir à Dieu. On

peut avoir recours aux soins palliatifs, aux traitements palliatifs de la douleur, sans « acharnement thérapeutique ». Chacun a le droit, prudemment, de dire : « Laissez-moi mourir dignement. »

Si cela se conçoit pour soi-même, c'est bien plus délicat, plus difficile, dès qu'il s'agit d'autrui, surtout de jeunes, que l'on espère toujours pouvoir sauver. Il faut avant tout éviter l'acharnement thérapeutique, en particulier quand on sait que le cerveau est irréversiblement lésé, quand la personne n'a plus de conscience et qu'elle est irrémédiablement réduite à l'état végétatif, à l'état de plante, comme on dit. Cela reste le corps d'un homme, que l'on n'a pas le droit de manipuler ; c'est un manque de respect pour la personne humaine. Déjà le pape Pie XII, dans une lettre aux médecins, dénonçait l'acharnement thérapeutique et exhortait les praticiens à respecter la personne humaine, à prendre en compte la souffrance, à ne pas prolonger une vie qui n'est plus une vie humaine dès lors que l'excès de la douleur la rend inhumaine. Il faut éviter que la vie – à son début et à son terme – soit, en quelque sorte, *soustraite* à l'homme par le pouvoir abusif de médecins qui la supprimeraient purement et simplement, comme dans l'avortement, ou bien au contraire la prolongeraient à l'encontre de tout respect pour la personne humaine.

Aujourd'hui, nous sommes aussi confrontés d'une manière dramatique au problème de

l'avortement. Avorter, c'est empêcher un être humain d'être une personne plénière. L'embryon est, du point de vue de l'homme – même sans aborder la question de l'âme –, un être virtuel, il est une personne humaine potentielle. Les parents qui optent pour l'avortement outrepassent leurs droits, car ils sont responsables de cet être qu'ils ont voulu au départ. On objecte souvent qu'ils ne l'ont pas voulu. Qu'est-ce que cela signifie ? Qu'ils n'ont pas eu, en se donnant l'un à l'autre, une intention de fécondité ? Sans doute, mais ils se sont aimés en se donnant l'un à l'autre, et dans cette intention de s'aimer résidait la possibilité pour l'acte d'amour d'être fécond. Or nul n'est en droit d'arrêter cette fécondité, nul n'est maître du développement de cette fécondité, puisqu'elle est quelque chose de plus radical que l'acte d'amour, quelque chose qui est au niveau de la nature humaine. En s'aimant, en se donnant l'un à l'autre, les parents prennent une initiative qui implique la possibilité de la fécondité. On touche ici la question de la responsabilité dans l'ordre de l'amitié, par rapport au fruit de leur amour. Ils sont responsables de cet être et, s'ils optent pour l'avortement, ils ne vont pas jusqu'au bout de leur responsabilité. C'est un manque de fidélité à la responsabilité qu'ils ont prise l'un par rapport à l'autre. Je crois que l'on ne peut guère dire plus ; et le pape Paul VI ne pensait certainement pas davantage lorsqu'il s'adressait en ces termes aux infirmières de Rome : « Vous,

infirmières, qui n'avez pas le droit de vous associer à l'avortement, d'y coopérer, serez-vous capables de dire, au nom du christianisme : *Je ne peux pas, je ne veux pas coopérer ?* »

La grande question qui se posera à l'homme du troisième millénaire est peut-être tout simplement celle de sa vie, du commencement au terme ; l'humanité sera peut-être appelée à renouveler et à purifier radicalement son regard sur le mystère de la vie, à redécouvrir l'éminente gratuité de ce don.

## *Amour et liberté*

**D**IEU NOUS A CRÉÉS pour que nous puissions librement choisir une personne comme ami. Le véritable amour, l'amour d'amitié, porte sur une personne. C'est pour cela que le choix amical s'impose et nous dépasse ; il y a un secret, et ce secret fait notre force, car c'est par le choix que nous nouons notre personnalité. La joie de Dieu c'est que nous soyons capables de choisir, de ce choix qui implique une connaissance, au-delà de laquelle est un amour très profond, spirituel, l'amour d'amitié.

L'amour d'amitié – on trouve l'expression chez saint Thomas d'Aquin (cf. *Somme théologique*, I-II, q. 26, a. 4 ; notamment) – est l'équivalent de la *philia* grecque. C'est un amour parfait, qui nous place d'emblée au niveau d'une relation personnelle, spirituelle, un lien profond, tout intime et personnel. L'ami choisit librement l'autre comme ami, dans un choix

mutuel, don mutuel. Cela n'exclut pas la passion, mais cela permet de la dépasser en l'ennoblissant car, à l'inverse de la passion, l'amour d'amitié n'est pas aveugle, il éveille l'intelligence : ensemble, on s'efforce de s'éduquer l'un l'autre, pour s'aimer davantage. Mais l'amour n'est pas constitué par la réciprocité, même si celle-ci lui permet de se développer en toute liberté. Il est plus que cela.

N'oublions pas que l'amour est au-dessus de la liberté, il est source de liberté, ou, plus précisément, d'actes libres. La liberté, en effet, est un mot abstrait ; en réalité, c'est l'acte qu'on doit regarder, et l'acte libre s'il est orienté en fonction d'une finalité. À partir de la diversité des actes que nous posons, il y a différents domaines dans lesquels nous orientons notre liberté. Ainsi, la liberté qui s'applique à notre activité éthique, morale, dont la source est l'amour, est différente de celle qui oriente l'activité artistique, dont la source est l'intelligence. En posant des actes qui débouchent sur le choix d'un métier, par exemple, j'exerce une liberté différente de celle qu'exprime l'acte qui me fait choisir un ami.

Notre liberté n'est pas absolue. Nous avons bien conscience de poser des actes libres en face de certaines conditions qui, si elles étaient différentes, ou plus fortes, nous empêcheraient de poser ces actes. Ces conditionnements ne sauraient pour autant abolir notre responsabilité dans l'exercice de la liberté, et c'est ce que nous rappelle le Pape quand il

aborde les questions morales. Pasteur des brebis du Christ, il s'adresse d'abord à celles-ci. Il parle pour des chrétiens, et à travers ceux-ci, il parle pour tous les hommes. Il rappelle la finalité. C'est le rôle des théologiens et des apôtres de préciser *comment* vivre de cette finalité. Du point de vue apostolique, il s'agit spécialement d'aider ceux pour qui cette finalité semble impossible à atteindre, à respecter.

S'adressant aux chrétiens, le Pape rappelle l'Évangile du Christ dans toute sa pureté, avec toutes ses exigences ; il nous rappelle que nous sommes faits pour voir Dieu. Ces exigences qu'enseigne l'Église semblent souvent beaucoup trop fortes aux jeunes d'aujourd'hui, qui sont en situation-limite parce que le monde actuel ne leur assure pas une éducation susceptible de les rendre libres par rapport à leurs passions, aux biens sensibles, à l'immédiateté, et qu'ils sont toujours tentés de dire que cette parole est trop dure.

On le voit bien même chez des jeunes qui se disent chrétiens et qui ironisent sur l'enseignement de l'Église. Ils devraient plutôt reconnaître qu'il est difficile d'aimer vraiment une personne. Quand il s'agit de travailler, quand il s'agit des études, tout le monde est d'accord pour se donner du mal, mais quand il s'agit d'aimer...

Je dirai aussi que l'amitié ne nécessite pas toujours le don des corps, que l'aspect sexuel est distinct de l'amour. C'est la grande erreur

de Freud d'avoir bloqué les deux. On peut vraiment aimer quelqu'un sans que cela implique nécessairement le don des corps.

Enfin, je rappellerai la rencontre de Jésus et du jeune homme riche, et surtout la parabole du fils prodigue. S'ils sont incapables de recevoir la parole de Dieu, parce qu'elle est trop exigeante, et qu'ils choisissent dans une situation limite le moindre mal, ils sont dans cette double situation : celle du jeune homme riche qui refuse de suivre Jésus parce qu'il estime que cela est impossible, et celle du fils prodigue qui a quitté la maison de son père. Mais ce n'est pas pour autant que Dieu cesse de les regarder, de regarder le fond de leur cœur, lui seul scrute les reins et les cœurs, alors que les hommes ne regardent que les résultats ; or nul ne peut jamais juger des intentions de quelqu'un. Et, dans les situations d'angoisse que peut connaître l'autre, la seule solution est d'être le plus proche de lui ; si on le juge, on peut le mener au désespoir, voire au suicide. N'oublions jamais cette grande parole de l'Écriture : « Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il soit sauvé. »

### *Aimer en vérité*

**Q**UAND LE MALADE est sur le divan du psychanalyste, il y a toujours un moment où il demande : « Docteur, croyez-vous en l'homme ? » Que répondrions-nous si une telle question nous était posée ? Nous pouvons au moins dire que nous croyons en l'homme qui a un but dans sa vie, qui n'est pas un errant. En effet, l'homme qui n'a pas ou plus de but – de finalité – dans son existence est un errant, il reste radicalement indéterminé parce que sa finalité est inexistante ou très lointaine. On le voit dans le monde politique, par exemple, où un programme politique ne suffit pas, il faut s'engager personnellement, afin de se déterminer ; or les hommes politiques ont peur, ils sont très dépendants des valeurs, des élections, etc., parce que celles-ci sont liées à l'efficacité. Sous prétexte de vocation politique pour l'homme, pour le bien commun de l'homme, nous assistons à une

sorte de désagrégation qui va très vite, dans notre matérialisme occidental notamment. Nous avons beaucoup plus de moyens, donc les choix de ces moyens sont multiples et on développe la liberté... et le risque d'en mésuser ; on reste sous le poids des moyens, alors qu'il faudrait en émerger afin de ne viser qu'au bien : « Le bien est ce que tous désirent » (Aristote, *Éthique à Nicomaque*, I, 1, 1094, a. 3). Si le cœur de l'homme reste le même, capable d'autant de générosité, les choix sont plus difficiles, à cause du poids et de la multiplicité des moyens, des options.

C'est le problème de la vocation. L'homme doit avoir une vocation, c'est-à-dire une intention de vie ; d'autres peuvent être contre cette intention de vie, ne pas être d'accord, mais ils sauront pouvoir compter sur celui qui a une vocation. Chacun d'entre nous forme sa personnalité, au sens très fort, dans la mesure où, ayant opté pour telle ou telle finalité, il se donne les moyens d'y parvenir. Seule la finalité permet d'assumer les conditionnements, et donc de structurer sa personnalité, et par là de sortir de l'enfermement de l'angoisse, plaie du monde actuel, ou de l'éviter. L'angoisse provient de ce que nous n'avons pas d'intention de vie, d'orientation qui, lorsque nous avons usé nos ressources personnelles, nous évite l'errance ; pour sortir de l'angoisse, il nous faut découvrir le but de notre vie, ce qui lui donne un sens, *son* sens, et nous procure quelque bonheur. Pour que notre vie soit

véritablement humaine, nous avons besoin qu'elle soit conquérante, ne fût-ce qu'en visant de petits buts très simples que nous nous serons fixés. Il importe de réaliser quelque chose dans sa vie, car on ne peut, au plan profond, redécouvrir l'unité de sa personne humaine que dans la mesure où l'on a opté pour telle ou telle intention de vie. Or qu'est-ce qui peut être un but dans notre vie, qu'est-ce qui nous finalise ?

Seule la finalité permet d'assumer les conditionnements et donc, de structurer sa personnalité. Déjà Aristote réagissait en face de la *moïra*, la destinée (l'implacable *fatum* des Latins), et s'insurgeait contre la bonne ou mauvaise étoile : être né sous telle ou telle constellation ne détermine pas, non plus qu'avoir tel ou tel atavisme. Chacun a la capacité de sortir d'un mauvais atavisme, de se servir d'un bon atavisme, tout comme chacun peut dominer les conditionnements. Parce que l'être humain a des possibilités étonnantes ; un échec lui permet de rebondir, de repartir, mais cela implique de choisir : choix d'une orientation, d'une intention de vie qui polarise nos efforts. On l'a vu par exemple durant la guerre, à l'occasion du retour des camps de concentration : pourquoi certaines victimes sont-elles parvenues à résister ? Parce qu'elles étaient déterminées à en sortir, pour diverses raisons (c'est trop bête, on nous attend, etc.). C'est cela, être finalisé.

Ce qui, en fin de compte, finalise l'homme et lui confère la plus éminente dignité, faisant de lui véritablement une personne, c'est l'amour. Epictète, un philosophe stoïcien, estime que c'est le choix, l'orientation de la vie qui fait la personne, et il parle à cette occasion de l'homme intérieur et de l'homme extérieur, que de son côté saint Paul a évoqués également : le stoïcisme – les stoïciens sont les premiers à parler de la personne, deux siècles avant Jésus-Christ – et le christianisme ont étudié longuement la question de la personne ; le Christ rappelle – et le christianisme parfois révèle de nouveau – à l'humanité ce qu'est la personne, ce qu'est sa capacité à choisir, à se déterminer, à répondre à une vocation. La vocation n'est pas affaire de dispositions, ni d'amitiés, ni de parents, et s'il appartient à l'éducateur de déterminer les dispositions d'un jeune (car on n'est pas capable de se déterminer soi-même avant l'âge adulte), la vocation, elle, est personnelle. Aucun éducateur n'est en mesure de se substituer à l'adolescent à l'âge du choix, aucune mère, si aimante soit-elle, ne peut déterminer la vocation de son enfant. La vocation est ce qu'il y a de plus personnel, on le voit bien lorsque se pose – de façon parfois conflictuelle – la question du don total au Christ, de la vocation sacerdotale ou religieuse.

## *L'éducation de l'amour*

**Q**U'EST-CE QU'AIMER ? Aimer une personne, c'est être attiré par elle en tant qu'elle est un certain absolu, et non la désirer comme un objet, comme quelque chose de relatif, que l'on ne ferait qu'utiliser. Il s'agit bien là d'attraction, et non de séduction : la séduction est d'ordre esthétique, sensible, imaginaire, alors que le bien attire ; et quand ce bien est absolu, il finalise. Pour cela, il nous faut découvrir la personne comme un bien spirituel, et apprendre à l'aimer. C'est là notre problème à tous, car aimer est un désir naturel qui trouve sa source en Dieu ; cela implique des niveaux différents qu'il importe tout d'abord de distinguer en soi : l'instinct, la passion, et l'amour spirituel – qui n'est pas abstrait pour autant – ou *amour d'amitié* qui est volontaire et qui consiste à aimer la personne de l'autre ; enfin, l'amour divin qui s'enracine dans le Christ. Il faut les distinguer sans les opposer, et

ils doivent être éduqués. Qu'est-ce qu'aimer, comment aimer, que faire pour que l'amour soit vrai, pour qu'il soit un authentique amour d'amitié ?

Dès le xvii<sup>e</sup> siècle, avec Descartes, on a opposé volonté et amour, homme de volonté et homme de cœur ; même Pascal s'est rallié à cette opposition : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point. » Or la capacité d'aimer, au sens spirituel, c'est la volonté et saint Augustin dit très justement : « Vouloir aimer et aimer, c'est tout un » ; cela signifie que l'amour est le fruit de la volonté. Celle-ci, de l'avis d'Aristote et de saint Thomas d'Aquin, est premièrement une capacité d'aimer (alors que pour Descartes elle est capacité d'efficacité) : l'amour spirituel est volontaire, car il implique un désir de progresser, et cela ne peut se faire que dans la connaissance : « Je connais pour aimer plus. » Dans cette perspective, l'intelligence aide à aimer, et doit être ordonnée à l'amour.

L'amour implique aussi un élan qui ne se commande pas, l'attire envers une personne, des affinités électives, bref cette chose très mystérieuse qu'est l'attraction et qui échappe à toute analyse, car il n'y a pas de *raison* à cela. Nous voyons dans l'histoire de Jacob et de Rachel un véritable « coup de foudre » qui – à l'inverse de la séduction, du désir charnel qu'éprouve David pour Bethsabée – n'a rien d'un élan passionnel : l'éclosion de leur amour

est extrêmement subite et, sitôt né, cet amour est déjà complet, définitif, et ils ne savent pas pourquoi. Cet élan du premier amour s'impose, et on l'accepte ou non. Il y a donc un amour spirituel qui assume la passion. Cet amour spirituel s'éduque. En effet, si la capacité d'aimer est naturelle en nous, nous en sommes nous-même les éducateurs ; nul autre que nous n'est capable de l'éduquer. Il y a en effet dans l'amour quelque chose de tellement personnel et individuel, que nul ne peut intervenir dans ce domaine.

Pour sauver chez les jeunes d'aujourd'hui cette capacité d'aimer, une auto-éducation de l'amour est nécessaire. Après la précipitation, les séductions et emballements de l'adolescence, on apprend à refuser les fausses fidélités, on aspire à faire un choix de vie, à découvrir une intention de vie, à répondre à sa vocation. Or on n'éduque l'amour que par l'amour, jamais par la vertu : « L'amour n'a pas d'autre mesure que l'amour » comme dit saint Bernard, et les vertus elles-mêmes sont éduquées par l'amour. On est vertueux pour aimer davantage, et non pour le plaisir de l'être. On met ainsi, en les éduquant, la force, la prudence, la tempérance, etc., au service de l'amour ; on corrige son orgueil, son égoïsme, sa vanité, sous peine de devenir insupportable à l'autre, de l'exaspérer. L'orgueil arrête l'amour, la vanité empêche la véritable confiance. Il faut devenir humble, ce qui n'est pas facile.

On quitte ainsi la première éducation pour acquérir une autonomie, mais c'est au prix d'une auto-éducation permanente, sous peine de rester une personnalité flottante et sous peine de céder aux inclinations mauvaises : perte de la volonté, paresse, où l'on ne se domine plus et où l'on n'oriente plus sa vie. Après la première éducation, une détente est nécessaire pour faire le point ; mais ensuite, il faut reprendre cette éducation de soi-même en vue du bonheur, en vue de la joie, en vue de se donner. L'amour d'amitié, spirituel, implique cette auto-éducation qui éveille l'intelligence, celle-ci éveillant à son tour l'amour ; c'est ce qui nous permet de connaître notre soif d'absolu, d'aimer et d'être aimé, et qui nous rend heureux : nous sommes responsables de la croissance de notre propre capacité d'aimer.

Un véritable amour d'amitié (pas seulement dans le contexte du mariage, mais aussi dans celui de l'amitié ou de la vocation religieuse) permet à l'homme de devenir responsable de sa propre éducation par rapport à la croissance dans l'amour, car – avec la recherche de la vérité et la contemplation – il est ce qui donne à notre vie humaine sa finalité, il implique l'engagement de toute une vie ; c'est ce qui lui confère une note de gravité. En s'auto-éduquant, il nous permet également de comprendre qu'aimer l'autre signifie devenir responsable de cet autre et de son épanouissement. C'est à l'égard de l'autre que l'amour

s'épanouit pleinement, parce qu'il est de nature extatique, et c'est dans l'amour de l'autre que nous nous découvrons et apprenons à nous aimer mieux.



## *L'amour d'amitié*

**L** E PREMIER AMOUR, éveil du cœur et de la sensibilité, ne se commande pas, et parfois, même si c'est assez rare, il devient aussitôt un amour authentique, qui durera toute la vie. C'est pourquoi il ne faut jamais tuer un amour qui naît, mais s'efforcer de comprendre si cet amour est capable de progresser, c'est-à-dire de devenir intention de vie : la personne que j'aime est-elle capable de me finaliser, peut-elle polariser toute ma vie, devenir *ma fin*, mon bien, et engendrer en moi une intention de vie ? Tant que l'on ne s'est pas posé cette question, on risque d'aimer en dilettante. C'est malheureusement fréquent dans le monde d'aujourd'hui : on cherche à séduire, à attirer, mais on n'aime pas, on ne respecte pas l'autre ; or tout amour véritable implique le respect de l'autre, que l'on ne peut traiter comme un objet de plaisir. Dans le dilettantisme, on accapare l'autre, on le ramène à soi,

on ne l'aime que de façon superficielle, pas réellement ; et, au bout d'un certain temps, on ne sait plus aimer, parce que le dilettantisme dans l'amour tue la capacité d'aimer, de se dépasser ; il nous tient dans le mensonge, surtout à l'égard d'une personne qui nous aime.

Le dilettantisme tue la finalité. Le mal le plus profond de notre culture est qu'il n'y a plus de finalité. La philosophie des valeurs, née il y a quelque trente-cinq ans, entend remplacer la finalité par les valeurs ; c'est un langage trompeur, car celles-ci ne sont qu'un ersatz de la finalité. Dans la philosophie des valeurs, on reste juge des valeurs, alors que l'homme doit aimer ce bien qu'est la fin comme un absolu qui échappe à toute appropriation ; il n'est pas fait pour les seules valeurs, il lui faut aller plus loin, se donner plus : les valeurs ne sont jamais qu'un point de départ. Nous avons besoin de redécouvrir les vraies finalités humaines. Il ne s'agit pas seulement de redécouvrir des valeurs humaines (c'est un pis-aller), mais de *retrouver l'homme* en tant que personne. La vraie finalité – la vocation –, c'est l'amour, c'est aimer quelqu'un, une personne. Cette vocation développe dans l'homme ce qu'il a de meilleur, sa capacité d'aimer, sa générosité, et va bien au-delà du seul choix d'une personne avec qui on fera sa vie, avec qui on fondera un foyer. Le choix seul n'est pas suffisant, car il peut ne pas impliquer un vrai don, donc un dépassement ; or le bonheur humain, l'épanouissement de la personne humaine ne sont possibles que dans

le dépassement. Beaucoup d'hommes ont très peur d'aimer, parce qu'ils sont incapables de ce dépassement, ils craignent de perdre leur autonomie par rapport à une autre personne. L'amour vrai porte sur une personne qui m'attire, au point que je suis *délogé* de moi, de mon vécu ; si je ramène l'amour au vécu, je tue l'amour.

Tant que l'on n'a pas découvert dans la personne que l'on aime ce bien qui nous attire et polarise en nous toutes nos forces, on reste un épicurien qui ramène tout au plaisir. Toute notre intelligence est mobilisée en vue de la plus grande jouissance, et l'amour n'est jamais qu'*ad experimentum*. Il faut être capable de tout donner, et une personne qui nous attire sans pouvoir nous prendre totalement nous maintient en deçà de l'intention de vie, qui est source de choix. Il n'est que l'amour qui puisse être à la source de l'intention de vie, et celle-ci ne peut être vraie qu'à l'intérieur de l'amour. Cela n'est pas possible dans le seul amour passionnel ; il n'y a que l'amour spirituel qui nous fasse aimer une personne, alors que la passion ne porte que sur la jouissance, c'est-à-dire sur les moyens et non sur la fin de l'amour. L'homme d'aujourd'hui a beaucoup de valeurs, mais peu de finalités qui touchent quelque chose de plus profond en lui, qui déterminent l'orientation et le sens profond de sa vie ; aussi doit-on tout de suite voir grand. L'amour ne peut se limiter.

Dans deux personnes qui s'aiment d'un amour d'amitié, il y a un choix volontaire ; ce choix de l'autre n'est pas la volonté stoïcienne de domination (quand on aime pour dominer, on n'aime pas vraiment, l'amour disparaît pour faire place à la domination), c'est, en premier lieu, le désir de rendre l'autre plus heureux que nous. Si notre premier désir est de rendre la personne aimée heureuse, de lui permettre de connaître l'épanouissement, la liberté, alors l'amour est vrai, car l'amour seul est source de la liberté. Nous avons cette capacité de (nous) donner, d'aimer l'autre pour lui-même, gratuitement. J'aime l'autre pour lui-même, et non parce qu'il m'aime. Le jour où l'amour d'amitié ne grandit plus, il n'y a plus de réciprocité, on se met à aimer l'autre parce qu'il nous aime... et l'amour de l'autre devient contrainte. Et si l'autre m'aime uniquement parce que je l'aime, il m'aimera moins. Quand on n'aime plus l'autre pour lui-même, pour ce qu'il a de plus profond en lui – cela n'exclut ni joie ni jouissance (qui doivent être assumées pour aimer l'autre pour lui-même et non pour ce qu'il m'apporte) –, l'amour s'affaiblit face à la fatigue, aux luttes, aux contraintes du milieu, etc. Il faut être capable de faire lucidement la distinction, savoir qui on aime, et pourquoi on l'aime.

Il y a dans le cœur de l'homme la capacité d'aimer, de trouver un amour où il peut s'épanouir et grandir vers quelque chose qui le dépasse. La vocation consiste à découvrir cela, quelque chose qui pour nous est une fin. Aussi,

il est bien évident qu'il ne saurait y avoir de vocation à des valeurs, celles-ci n'ayant guère d'intérêt si elles ne sont pas finalisées. Il nous faut maintenir en nous cette capacité d'aimer, cette confiance qui nous permet de trouver une finalité dans cet amour, et par là une force, qui est jaillissement de l'amour ; il nous faut refuser de nous laisser enfouir vivant dans la complexité et la multiplicité des moyens que sont les valeurs, et chercher à découvrir dans l'amour notre finalité personnelle. Dès que l'on aime, l'intelligence s'éveille, et notre perspicacité se fait d'autant plus grande que l'on aime davantage. La finalité ne change pas – elle est toujours une personne, humaine ou divine –, car le cœur de l'homme ne change pas ; c'est le milieu qui change, qui peut nous donner plus de peine à aimer, mais si on s'y arrête, on s'y perd, et on n'aime plus vraiment. C'est pourquoi l'auto-éducation de l'amour doit être permanente, et qu'elle se fait toujours plus exigeante ; l'autre nous aide à éduquer les vertus, il ne peut nous aider à éduquer l'amour. Dans l'amour vrai, profond, on est toujours seul, c'est le grand secret de l'âme humaine.



### *L'amour, source de tout engagement*

**L'**ENGAGEMENT EST LA CONDITION de l'épanouissement de l'homme et de la femme à l'intérieur du couple. La décision de cet engagement, qui implique toute la vie, ne peut se prendre qu'à deux ; et la plupart du temps, on ne parvient pas à s'engager parce que l'on veut décider tout seul, sous prétexte de garder son autonomie. On touche là ce qu'il y a de plus vulnérable en nous, notre capacité d'aimer. La recherche de la vérité se fait seul, la recherche de l'amour se fait à deux et se réalise à deux. La femme est complémentaire du cœur de l'homme, l'homme est complémentaire du cœur de la femme, on ne peut aimer seul. Notre être n'est pas notre amour, nous ne sommes jamais identiques à notre amour et, en aimant, nous découvrons que notre être est distinct de sa capacité d'aimer, de son amour, parce qu'à cause du péché nous ne sommes pas totalement amour. L'amour sensible en nous doit

être ordonné par l'amour spirituel, l'amour d'amitié, et cela s'accomplit à travers des luttes, cela se fait à deux. C'est cela l'auto-éducation de l'amour : être conscient que cet amour réciproque engendre la fidélité, la responsabilité mutuelle, et réclame un engagement. Ensemble, on fera la même « œuvre ». On se donne, on ne garde pas sa liberté, on est libres ensemble et ainsi on aime doublement. L'engagement ne limite pas, il permet d'approfondir, la décision est mutuelle et réciproque. Il en est de même quand on s'engage en religion, puisque la volonté de Dieu doit être prise en compte : la décision de la vocation – mariage ou vie religieuse – ne peut être arrêtée que dans la réciprocité.

L'amour de l'autre est ce qu'il y a de plus objectif dans l'amour d'amitié. On devient relatif à l'autre, on subit son influence : c'est normal, cela traduit la nécessité d'un dépassement de nous-même vers une personne plus grande que nous : Dieu (dans la contemplation, dans la vie religieuse) ou quelqu'un capable de susciter en nous un véritable amour ; c'est alors seulement qu'il y a une véritable réciprocité. Quand on a peur de l'influence de l'autre, c'est que l'on n'aime pas vraiment, car l'amour vrai suppose que l'on accepte pleinement l'influence de l'autre, par une ouverture du cœur et de la volonté, en vue des mêmes actions et des mêmes décisions. Vivre une vie commune, c'est tout décider ensemble ; c'est en cela que se distinguent le

développement du cœur et celui de l'intelligence. Le développement de l'intelligence se fait par la rencontre de maîtres (il manque toujours quelque chose aux autodidactes), mais si on reste seul dans la recherche de la vérité, l'amour se développe dans la réciprocité du don.

Dès lors qu'il y a réciprocité, toute inquiétude disparaît, nous sommes capables de nous choisir l'un l'autre dans une lucidité de choix qui introduit dans la relation une certaine responsabilité. La réciprocité permet d'être plus responsables l'un de l'autre. L'amitié est le fruit d'un choix et, dans l'amitié spirituelle, ce choix conduit à quelque chose de nouveau qui lui confère un caractère plus radical que traduit l'engagement pour la vie. C'est pour cela qu'il ne peut y avoir de mariage *ad experimentum*. Est-ce que l'amour peut être *ad experimentum* ? Non, car alors on le relativise en fonction des résultats : c'est tuer l'amour au départ, c'est mettre au-dessus de l'amour quelque chose qui serait la mesure de l'amour ; or, « la mesure de l'amour, c'est l'amour » (saint Bernard), il implique en lui-même son authenticité. C'est pour cela qu'il exige la lucidité : savoir que l'on s'aime l'un l'autre de façon absolue. Si complexe qu'il soit – avec les éléments imaginatifs, sensibles, romantiques de l'amour passionnel –, l'amour humain devient, avec l'amour d'amitié qui nous fait découvrir l'autre comme celui qui nous attire, un amour

volontaire ; j'aime et je veux aimer, j'aime et je me donne.

Il y a aujourd'hui une spontanéité beaucoup plus grande, on manifeste davantage son amour ; l'aspect conventionnel est souvent dépassé ; mais il y a, par ailleurs, également une peine, une hésitation plus grandes à s'engager, parce que le côté affectif est plus développé : notre monde a besoin de redécouvrir en profondeur ce qu'est l'amour, cet amour de l'époux et de l'épouse, cet amour de l'ami pour l'ami, qui réclame un engagement : on se donne l'un à l'autre librement, mais aussi pleinement, entièrement. La décision ultime de l'engagement – l'*imperium* – doit survenir à un moment ou un autre. Vient un moment où il n'y a plus seulement le désir, mais la nécessité du don mutuel, jusqu'au don des corps, dans la lumière d'un engagement. La femme a la capacité d'ennoblir l'homme dans l'amour, de transfigurer l'amour ; aussi quand elle se donne le fait-elle de manière beaucoup plus absolue que l'homme ; celui-ci met plus de temps à s'engager, et il a ensuite plus de peine à être fidèle car il voit sous un angle plus intellectuel la difficulté, l'absolu que cela représente ; ce n'est pas là le fait de l'amour, mais celui de l'intelligence, de la réflexion ; aussi l'homme s'implique-t-il davantage. Dans le couple, chacun est responsable de l'engagement de l'autre, et dans cette réciprocité, on fait en sorte que l'engagement de l'autre soit réel, on l'entraîne. Un véritable amour appelle l'amour

de l'autre, détermine l'autre et lui confère une existence réelle. Dans le réalisme de l'amour, l'union affective réclame une union effective afin que l'un et l'autre soient capables de vivre ensemble, et en prennent la responsabilité. C'est pour cela que le don mutuel ne peut s'épanouir que dans la réciprocité ; et, curieusement, dans l'amour, l'influence de l'autre sur moi est ce qu'il y a de plus objectif, car alors s'établit une proximité, une unité à la faveur desquelles on connaît l'autre de l'intérieur, donc mieux encore. Seul celui qui aime voit les choses de l'intérieur, or, on ne connaît une personne qu'en la voyant de l'intérieur, et cela n'est possible que dans l'amour.



### *Grandir dans l'amour*

**T**OUT MARIAGE DEVRAIT REPOSER sur un véritable amour d'amitié, et non sur un amour passionnel, instinctif, imaginatif, romantique. Une telle union, fondée sur la sensibilité, ne saurait durer, car cette dernière se renouvelle au fil des années. À l'adolescence, avec l'éveil du premier amour, on fait sincèrement de belles promesses... et puis on estime qu'on n'est pas pour autant tenu de se marier à vingt ans avec la personne qu'on a aimée à seize ans, car, en quatre ans, notre sensibilité aura changé.

« Soyons sincères ! » C'est le grand mot. Mais l'amour, don total à l'autre qui réclame la fidélité, dépasse totalement la sincérité, celle-ci s'inscrivant dans l'immanence, l'individuel. La sincérité sépare alors que l'amour nous unit, nous lie ; elle est le primat de l'aspect psychologique, qui nous cache et dérobe la finalité de l'amour, elle est en dehors de l'amour. Sincérité

et fidélité peuvent coexister, mais, souvent, on substitue la sincérité – on se regarde, c'est l'égoïsme – à la fidélité. Le problème est que la sincérité est ponctuelle, et que l'on est capable de sincérités successives, alors que l'amour a un caractère objectif qui s'exprime dans la promesse de la fidélité. L'amour est à la source de tout engagement, il s'épanouit dans l'engagement.

La plupart du temps, les divorces proviennent de ce que l'on n'a pas été éveillé à s'éduquer soi-même dans l'ordre de l'amour : on divorce parce qu'on n'a pas grandi dans l'amour. Et le grand obstacle à la croissance de l'amour est cet égoïsme qui nous fait nous retourner tout le temps sur nous-même, qui fait que l'on s'aime plus que l'autre : comment alors atteindre l'autre ? On reste au niveau de la jouissance, on ne dépasse pas l'amour passionnel. Un autre obstacle est le stoïcisme, que l'on retrouve chez les pharisiens : on se durcit et on n'aime plus que soi ; mais Jésus préfère celui qui sait et admet sa fragilité. Il y a encore bien d'autres obstacles à la croissance de l'amour, la réussite, par exemple, pour ne citer qu'elle ; elle est nécessaire, mais ne doit pas nous faire négliger notre capacité à nous éduquer mutuellement dans l'amour. Cette éducation de l'amour exige un minimum d'amour de soi, on doit s'aimer naturellement pour être en mesure d'aimer l'autre ; mais dès lors que l'amour se fait réciprocité, gratuité, on devient responsable en face de sa propre

conscience, de la conscience de l'autre et, si l'on est croyant, en face du Christ. Si l'on considère a priori que l'engagement n'est pas celui de toute une vie, que l'on peut reprendre sa parole, on risque de blesser terriblement et même de briser ; or on n'a pas le droit de briser quelqu'un sous prétexte qu'on ne l'aime plus, qu'on aime un(e) autre. Et si la difficulté surgit dans un couple, les conjoints doivent en parler entre eux, pour être deux face à la difficulté, dans l'épreuve.

On ne se marie pas pour divorcer. Pourquoi y a-t-il tant de divorces aujourd'hui ? Parce que l'on n'a pas eu le souci de croître dans l'amour, de poursuivre son auto-éducation dans l'amour. Pour croître dans l'amour, la première chose à discerner est que l'on aime l'autre pour lui-même, et non parce qu'il nous aime. Il faut toujours redoubler d'amour pour atteindre en l'autre ce qu'il y a de meilleur en lui. Quand on aime, on a une force de conquête énorme, une force entraînante, un élan du cœur qui jamais ne s'arrête ; si l'on est fatigué de progresser (cela arrive), on prie, on demande à l'Esprit Saint d'être possédé par lui, par l'amour ; si on se repose pour en jouir, c'est afin d'aller plus loin, afin de vouloir pour l'autre son bien, de vouloir l'entraîner à aller plus loin dans son bien.

Pour croître dans l'amour, pour surmonter les épreuves, il faut vouloir aimer. On ne fait pas que recevoir l'amour, il faut le conquérir, car il y a une victoire de l'amour. L'amour doit

être victorieux, c'est ce qui l'empêche de vieillir, de s'étioler. Il ne faut pas vieillir dans l'amour, dans son cœur ; on peut très bien ne jamais vieillir dans son cœur ; au contraire, plus on avance, plus on devient capable d'aimer. Le cœur, c'est l'âme spirituelle qui aime. Si on s'aime sans avoir cette volonté de conquérir le cœur de l'autre et de se laisser conquérir par l'autre, on ne reconnaît pas la grandeur et la fidélité de l'amour entre époux et épouse, avec toute la part d'admiration qu'il implique, quand bien même les points d'admiration seraient différents entre épouse et époux : ainsi, chez l'épouse, la beauté, la délicatesse, l'élégance, et surtout le sens de la maternité : la tendresse maternelle rejaillit en une tendresse pour l'époux qui ne doit surtout pas être une tendresse pesante, intolérable. Chez l'époux, la femme veut admirer la force, et surtout l'intelligence, car elle sait d'intuition combien l'amour a besoin aussi de la connaissance pour aller plus loin, et combien il rend tout petit. On interroge, la moindre chose qui nous permet de connaître l'autre nous intéresse, et ce qu'il y a de plus grand dans l'intelligence humaine, c'est qu'elle se met au service de l'amour, en lui apprenant toujours davantage qu'il est source et mesure de la liberté. Le choix ne limite pas la liberté, il en oriente l'exercice. La liberté provient de l'amour et il permet à l'amour d'aller toujours plus loin. En considérant que la liberté est un absolu au-delà de l'amour, Descartes oubliait que la liberté humaine,

morale, éclot à partir d'un amour personnel – amour d'amitié à l'égard de l'autre, amour de contemplation et d'adoration à l'égard de Dieu –, cet amour d'amitié spirituel, volontaire, qui est toujours un secret qui nous lie : pourquoi est-ce telle personne que j'aime ? Il y a toujours dans l'amour quelque chose qui me dépasse.



### *Quelques réflexions sur la famille*

**D**ANS L'ÉVANGILE DE JEAN (5, 19-39), le Christ nous révèle son obéissance au Père, source de tout amour et de toute lumière. La vie divine est amour et lumière, et donner la vie, être source de vie, c'est ce qui caractérise le Père. Il y a unité d'être et de vie, entre le Père et le Fils, mais il y a un ordre, c'est du Père que le Fils reçoit tout. Dans l'unité de leur être, le Père et le Fils sont distincts en leurs personnes, et le Fils est relatif au Père. Ce mystère échappe à notre intelligence, mais le Père se révèle en nous donnant son Fils. Tout ce que Jésus fait nous révèle le Père, et la Croix est au sommet de cette révélation. La Croix, c'est l'adoration parfaite de Jésus à l'égard du Père – Dieu n'a jamais rien fait de plus grand que l'âme humaine de son Fils –, et c'est en quelque sorte le lieu d'où l'Esprit Saint jaillit du cœur de Jésus pour se communiquer à l'Église et se répandre sur le monde entier, afin

d'amener celui-ci à l'adoration. Cette fécondité de la spiration de l'Esprit Saint en Dieu, qui nous est révélée et communiquée à la Croix (elle se fera effective au moment de la Pentecôte), est manifestée par la charité fraternelle, alors que le mystère du Verbe se manifeste dans l'adoration, la contemplation. Nous retrouvons là les deux aspects du plus grand commandement, aimer Dieu et son prochain.

Quand Dieu nous appelle à ce même amour, cela fonde la famille dans le même amour entre parents, entre parents et enfants, et entre enfants. Il y a là, analogiquement, quelque chose de commun, car la famille est, en premier lieu, le couple uni par l'amour d'amitié, auquel est liée la procréation, coopération des époux à l'œuvre créatrice de Dieu, le Créateur, qui communique la vie.

La famille repose sur l'amour d'amitié qui unit le couple, sur cet acte libre par lequel les époux se choisissent et s'aiment, qui implique le don des corps, source de fécondité. C'est pourquoi la famille est le lieu de l'éclosion d'un amour parfait impliquant une fécondité. Cela souligne l'importance du couple époux/épouse, avec leur amour d'amitié et le don qu'ils se font d'eux-mêmes l'un à l'autre en vue de la procréation. Aujourd'hui, on parle beaucoup de familles monoparentales, parce qu'elles existent en effet de plus en plus – à cause du divorce, à cause aussi du choix que font certaines femmes d'avoir un enfant « seules » –, mais cela ne constitue pas une famille, et on

voit assez les conséquences qu'entraînent de telles situations : les « mono-parents » confient à leurs enfants des secrets que ceux-ci ne sont pas capables de porter, car ils attendent de leurs parents une éducation qui n'est pas réductible à la seule complicité, et cela les perturbe, devient l'objet de refoulements. Le colloque – nécessaire – entre la mère et son enfant est différent des manifestations en famille de l'amour filial des enfants à l'égard de *leurs* parents. C'est quelque chose de très secret, de très unique, qui n'est pas interchangeable, parce qu'il y a là une pudeur qui le rend incommunicable ; être vraiment comme le petit enfant avec sa mère, nous pouvons le comprendre lorsque nous prions la Vierge Marie de façon tout intérieure, sans user des formules de la liturgie. S'il n'y a pas l'amour de la mère pour son enfant dans les premières années, l'intelligence de l'enfant se développe plus lentement ; l'éducation première relève des paroles, l'instruction seconde se greffe sur cette éducation, et doit être assurée par les *deux* parents. En effet, l'enfant est remis à ses parents, ce sont eux qui ont la responsabilité de la continuité de l'espèce, mais aussi celle de l'éducation des enfants : l'enfant ignore ses droits, ses parents les connaissent pour lui, et ils doivent tous deux lui apprendre à les reconnaître et à les défendre. On doit avoir un regard unique sur la famille et sur l'éducation.

Il y a, dans l'Antiquité classique, deux grandes conceptions de la famille selon qu'elle

est ou n'est pas le fondement de la communauté politique : Platon fonde la politique sur l'individu ; Aristote la fonde sur la famille et, dans cette perspective, la famille fonde le point de vue politique en ce qu'il a de plus grand ; c'est pour cela que l'État doit respecter et protéger la famille, et qu'il doit être le gardien de la famille afin de maintenir la vitalité de la cité. La dénatalité est un grave signal d'alarme, elle traduit une perte de vitalité de l'État ; aussi, légiférer sur quelque chose qui va contre la nature en ne respectant pas la finalité de l'amour – la procréation –, c'est-à-dire ne pas favoriser et défendre la famille, c'est aller à un suicide, car la famille est la source première de la survie de l'espèce.

C'est pourquoi on ne peut, en tant que chrétien, voter pour quelqu'un qui ne respecte pas la famille, et en particulier la liberté de l'enfant, la liberté pour le couple d'avoir des enfants (c'est ce qui se passe en Chine, où le nombre d'enfants que peut avoir le couple est strictement limité, quitte pour la mère à avorter si elle veut respecter la loi). Le droit doit être regardé en fonction de la finalité, or tout couple a le droit – c'est sa finalité – d'avoir autant d'enfants qu'il le souhaite, comme toute personne a le droit naturel de vivre, d'aimer d'amour d'amitié, de fonder une famille, d'être respecté dans ses convictions religieuses, d'exiger le respect du secret.

Aujourd'hui, on tue la famille à coups de lois iniques. C'est la raison pour laquelle le pape

pousse un cri d'alarme, car il est responsable, comme vicaire du Christ, de toute l'humanité, et non seulement des catholiques ; aussi demande-t-il le renouveau des foyers et de la vie religieuse.



## *Être prêtre aujourd'hui*

**A**SSURÉMENT, ÊTRE PRÊTRE à l'aube du troisième millénaire n'est pas facile. Mais cela a-t-il jamais été facile ? Plus d'un prêtre aujourd'hui a tendance à oublier qu'il n'est pas propriétaire ou détenteur de son sacerdoce, celui-ci est participation à l'unique sacerdoce du Fils bien-aimé. Être prêtre, ce n'est pas seulement être ministre, c'est d'abord entrer toujours plus avant dans le mystère de ce sacerdoce unique, c'est pénétrer toujours davantage la profondeur du cœur sacerdotal de Jésus, en renouvelant chaque jour ce premier amour qui nous a fait répondre oui à l'appel de Dieu sur nous, à cette vocation reçue de Dieu ; le prêtre ne saurait donner au Seigneur l'occasion de lui reprocher, comme à l'Église d'Éphèse : « J'ai contre toi que tu as perdu ton amour d'antan » (Ap 2, 4).

La crise des vocations ? Je crois qu'elle est passée, en tant que telle ; on pouvait en parler

après le concile Vatican II, et surtout après 1968. Cela a été très sensible dans les années 70. Ce qu'il y a eu surtout, c'est une crise des lieux aptes à la formation, à l'épanouissement des vocations sacerdotales, et même religieuses. Aujourd'hui, les séminaires où il y a une vraie formation à la prière et une vraie éducation de l'âme – pas seulement de l'intelligence – ne désemplissent pas. C'est quand on a abandonné la prière, quand on a desséché l'intelligence en négligeant ou en dépréciant la vie intérieure, qu'il y a eu une vraie crise. C'est d'ailleurs en réaction contre cela que sont nées les communautés nouvelles. Et depuis les Journées Mondiales de la Jeunesse, on assiste à un vrai renouveau de la foi et de la religion chez les jeunes, et aussi chez les moins jeunes...

Pour essayer de saisir ce qu'est le prêtre selon le Cœur du Christ, il faut entrer dans le mystère de saint Jean, l'apôtre bien-aimé. Jean est celui qui est tout proche du cœur de Jésus au moment même où celui-ci communique à ses apôtres le sacerdoce en vue de l'Eucharistie, il repose sur son cœur (Jn 13, 23), ce qui est bien le signe de son intimité avec Jésus-Prêtre, intimité qui est contemplation. Aussi le sacerdoce ne se renouvellera – ne se renouvelle en permanence pour chaque prêtre – que par la contemplation, dans la contemplation. Cela n'ôte rien aux exigences de la vie apostolique, mais restitue à celles-ci leur orientation profonde, par le primat de l'amour sur l'efficacité. Peut-être est-ce là, justement, que se

situe aujourd'hui pour le prêtre la plus grande tentation, et c'est compréhensible puisque le monde actuel nous entraîne à vivre selon un rythme de plus en plus rapide, dans une accélération que l'on imagine ne pouvoir maîtriser que par l'efficacité. En effet, sur le plan de l'efficacité, on peut accélérer les réalisations – c'est la tentation, parce que c'est tangible, immédiatement mesurable, et donc gratifiant –, mais, sur le plan de l'amour, le rythme du cœur humain ne change pas. Or, si nous nous laissons prendre par l'agitation ambiante, par l'influence qu'exerce sur nos modes de vie la transformation actuelle de notre milieu physique, biologique et humain, cela implique un souci d'efficacité qui risque de faire de nous des robots. Notre cœur se dessèche, se rationalise, et nous ne pouvons plus entrer dans les profondeurs de l'Évangile, dans l'intimité du Cœur du Christ.

Quand, après avoir institué l'Eucharistie – et donc le sacerdoce –, Jésus dit à ses apôtres : « Je ne vous appelle plus serviteurs [...] mais je vous appelle amis » (Jn 15, 15), cette parole revêt un accent très spécial, particulièrement vrai pour Jean : l'ami vit à l'unisson du cœur de celui qu'il aime, il reçoit ses secrets et en vit. Le prêtre est l'ami du cœur de Jésus, l'ami du Fils bien-aimé du Père, il vit dans sa lumière, en son amour. L'adorant et le contemplant, il accueille chacune de ses paroles au plus intime de son cœur et, sachant qu'elles viennent de l'amour, il les retransmet avec amour en les faisant aimer.

Si il en vit, il saura les communiquer aux autres de façon vivante et simple. L'amour simplifie toujours, puisqu'il conduit à l'unité ; et le prêtre est appelé à tout ramener à l'amour du Cœur du Christ, afin de nous aider à en vivre. Le prêtre selon le Cœur de Jésus est donc en premier lieu un contemplatif, et son sacerdoce, en vue de l'Eucharistie, est un sacerdoce d'amour ; c'est ce primat de l'amour qui donne aux exigences de l'activité apostolique leur souffle, une orientation toujours renouvelée. Le prêtre doit avoir le souci de la croissance de l'amour chez les fidèles, il doit faire paître les brebis de Jésus (Jn 21, 15-17), il doit les nourrir de sa parole et des sacrements, leur être proche par l'exercice de la miséricorde, et leur rappeler à temps et à contretemps la grande lumière qui vient de la Croix pour éclairer toute leur vie. Cela exige du prêtre un enracinement toujours plus profond dans l'amour de Jésus.

### *Le prêtre, ami du cœur de Jésus*

**L**ES ANCIENS DISAIENT QUE L'AMOUR D'AMITIÉ réclame du temps, pour que l'un et l'autre des amis apprennent à se connaître et à s'aimer. Le prêtre doit prendre ce temps constamment, c'est une question de bon sens et une question de prudence. S'il ne réserve pas du temps à la prière et à l'étude, s'il ne consacre pas son intelligence à l'amour, il risque d'oublier la finalité du sacerdoce ministériel, participation au sacerdoce du Fils bien-aimé tel que Jésus lui-même l'expose dans ce qu'on a appelé la *prière sacerdotale* : « Père, l'heure est venue : glorifie ton Fils, pour que ton Fils te glorifie et que, par le pouvoir sur toute chair que tu lui as conféré, il donne la vie éternelle à tous ceux que tu lui as donnés » (Jn 17, 1-2). Son sacerdoce glorifie le Père, en premier lieu, et sauve les hommes. Le sacerdoce ministériel, participation au sacerdoce du Fils bien-aimé qui adore et

contemple le Père, est au service du sacerdoce royal et de la sainteté des fidèles. Plus l'Église approche du terme de sa mission, plus le Christ révèle la profondeur de son cœur sacerdotal, et en celui-ci son amour pour le Père et pour les hommes. C'est pour cela qu'être prêtre est une joie, une joie qui doit être celle du cœur de Jésus, en qui s'enracine notre sacerdoce ; une joie renouvelée quotidiennement dans la célébration eucharistique, sommet de la journée du prêtre et source de son activité apostolique. En effet, c'est l'Eucharistie qui donne leur signification profonde à toutes les activités du prêtre. Dans une de ses lettres du Jeudi Saint aux prêtres, le Saint-Père a rappelé et précisé le lien indissoluble entre le sacerdoce et l'Eucharistie, ce que le curé d'Ars avait si bien compris, ce qu'il a vécu si intensément. Lorsque nous nous reportons à l'Évangile de Jean, nous voyons qu'il est ponctué par des repas qui ne sont pleinement intelligibles que dans la lumière de l'Eucharistie ; des repas où Jésus épanche son cœur, et qui nous aident à comprendre cet amour qui ne veut rien garder pour lui, qui veut aller jusqu'au bout du don. Si nous sommes attentifs à la lecture de cet Évangile, nous le recevons comme le nouveau *Cantique des cantiques*, nous y découvrons cette relation intime du cœur de Jésus – l'Aimé – avec notre pauvre cœur humain qui a soif d'aimer et qui sait que Jésus seul peut le combler. Le sacerdoce de Jésus est un

sacerdoce d'amour, c'est pourquoi il est en vue de l'Eucharistie.

C'est dans cette lumière de l'Évangile de Jean que nous devons regarder non seulement la crise que connaît aujourd'hui le sacerdoce, mais encore les luttes de chacun dans son sacerdoce. Elles ne sauraient être analysées seulement d'un point de vue extérieur, il faut aller plus loin et les considérer dans une lumière de foi et d'espérance, avec l'assurance que si Dieu permet la crise, comme il permet les luttes, il les utilisera divinement, en vue de nous amener à un regard plus pénétrant sur le mystère du sacerdoce. Il veut que nous remontions à la source du sacerdoce ministériel – le sacerdoce du Fils bien-aimé, sacerdoce d'amour –, afin d'en découvrir toute la profondeur, la force. Le sacerdoce du Fils bien-aimé n'est pas d'abord un sacerdoce religieux, comme le sacerdoce lévitique de l'Ancienne Alliance, mais un sacerdoce théologal. Dans cette lumière, nous saurons revenir à un sacerdoce selon l'esprit des béatitudes, dans le don total de notre cœur à Jésus par la pauvreté, la virginité et l'obéissance. Cette *redécouverte* implique de notre part la contemplation, et c'est Jésus lui-même qui nous introduit au cœur de sa contemplation, juste avant de s'offrir au Père sur la Croix, où il donne sa vie pour glorifier le Père en nous sauvant. Cela nous est montré dans le grand chapitre 17 de l'Évangile de Jean, qui est parallèle au chapitre 6 où nous découvrons

Jésus à la fois prêtre et victime : « Je suis le Pain de vie » (Jn 6, 35). Jésus se donne comme nourriture pour nous faire comprendre la soif profonde de son Cœur, soif de nous unir à lui et de nous réunir en communion avec lui.

*La prière de Jésus éclaire  
le mystère du prêtre*

**A** LA FIN DU CHAPITRE 16 DE SON ÉVANGILE, Jean nous rappelle le réalisme, l'efficacité divine de la prière : « En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez au Père, il vous le donnera en mon nom » (Jn 16, 23). Saint Thomas dit que toute prière est efficace (pas toujours comme nous l'attendons, mais en vue de notre plus grand bien). Or, Jésus a toujours prié pour nous, et il nous dit que chaque fois que nous prions, c'est en lui que nous prions. C'est ce qui caractérisera la résurrection : toutes nos prières se feront dans le nom du Christ, dans la prière du Christ à son Père : « Ils ont vraiment reconnu que je suis sorti d'auprès de toi... et moi, je viens vers toi » (Jn 17, 8-11). Jésus nous permet dès lors de nous adresser directement au Père, et c'est le propre de l'oraison, s'adresser au Père par Jésus et en Jésus. Cet ultime – et premier – enseignement sur la prière se termine sur la signification profonde de celle-ci, et sur sa fin,

telle que Jésus l'explique juste auparavant : « J'ai vaincu le monde » (Jn 16, 33). Ensuite, à Gethsémani, Jésus priera et nous portera dans sa prière.

« Je ne suis plus dans le monde... je viens vers toi » (Jn 17, 11). *Vado ad patrem* : Jésus va vers le Père par la Croix et par l'Ascension ; et, allant vers le Père, il remet les siens au Père. Il y a dans la prière de Jésus un double mouvement : il prie pour ceux que le Père lui a donnés et en même temps il remet tout au Père, à la sainteté du Père, dans laquelle nous trouvons et accomplissons notre unité, unité des apôtres entre eux, avec Jésus, dans le Père. C'est la mission de Jésus, de nous garder dans l'unité, dans le Nom du Père : « Père saint, garde-les dans ton nom, que tu m'as donné, pour qu'ils soient un comme nous » (Jn 17, 11). C'est là que se situe l'allusion au mystérieux, au douloureux épisode de la trahison de Judas : « Afin que l'Écriture fût accomplie » (Jn 17, 12). Comprendons bien : ce n'est pas une finalité, mais cela indique que l'enseignement de Dieu sur celui qui trahit est accompli, comme il devait l'être. Judas a été enseigné comme les autres, mais il est le prototype de ceux qui se révoltent, qui s'opposent ; apôtre choisi, aimé et gardé par le Christ, il s'est pourtant dérobé à l'amour. C'est le mystère de la liberté. Ce qu'il y a de plus secret, c'est la liberté de l'homme, et la grâce, qui ne supprime pas la nature, ne supprime pas la liberté. Nous sommes

prédestinés comme êtres libres, et Judas a mal usé de sa liberté.

Personne ne peut garder les brebis du Père aussi bien que Jésus, qui n'a jamais manqué d'attention, de bienveillance et de miséricorde ; et pourtant l'un s'est perdu, le fils de perdition. On touche là le mystère de la prédestination et de la réprobation. C'est sur ce point que Calvin, qui est thomiste de formation, et qui aime saint Thomas, s'est égaré. Il est difficile de comprendre le *Traité de la prédestination* de saint Thomas au point de vue spéculatif ; en s'y efforçant, Calvin est arrivé à la conclusion que la réprobation est positive. C'est Dieu qui réprouve ; la prédestination ne consiste qu'en la volonté de Dieu qui nous détermine, et nous détermine de telle manière. En fait, il faut vivre ce mystère à l'intérieur du cœur de Jésus : nous sommes prédestinés dans le cœur du Christ, gardés en son amour, regardés par le Père à travers et dans l'amour du Christ ; mais nous sommes capables de refuser l'amour du Père, et c'est ce qu'a fait Judas. La grâce a été plénière pour lui, comme pour les onze autres, mais sa liberté demeurerait, il pouvait refuser l'amour et la grâce, la miséricorde du Christ. Certes, personne d'entre nous n'oserait dire qu'il a été assez vigilant à l'égard de tous ceux qu'il a rencontrés au cours de son pèlerinage terrestre ; Jésus, lui, le peut, car il est le Bon Pasteur. Pourtant, malgré cette parfaite vigilance, malgré le lavement des pieds, Judas s'est détourné et n'a pas accepté la

miséricorde. Jésus n'a rien pu pour lui : ce n'est pas impuissance mais respect d'amour, respect de la liberté d'autrui. Quand la petite Thérèse, demande à Dieu de lui ôter la liberté de l'offenser, c'est l'expression d'une enfant qui, au fond d'elle-même, sait bien que Dieu ne nous ôte pas notre liberté, et que la seule chose qu'il faut lui demander, c'est la liberté d'aimer encore plus.

Dans la Nouvelle Alliance, nous sommes engagés dans la lutte, parce que nous avons été arrachés au monde par Jésus ; mais les conséquences du péché demeurent en nous, et elles sont aussi le monde, dans le sens que lui donne saint Jean dans sa première épître. Or le monde nous poursuivra de sa haine jusqu'au bout, sous des formes diverses, de plus en plus intériorisées au fur et à mesure que nous avançons à la suite du Christ. Plus on progresse dans la vie intérieure, plus la lutte s'intensifie, car le monde nous hait d'autant plus. Mais il nous est demandé d'accepter en pleine conscience ce combat, jusqu'au bout, et non de chercher le repos ici-bas. Si nous prions pour ne plus avoir de combat, nous ne sommes plus exactement dans les intentions et les dispositions du Christ. Celui-ci connaît notre fragilité, mais il a confiance en nous ; l'abîme qui est entre le monde et nous est le même qu'entre Jésus et le monde – « ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde » (Jn 17, 14) –, c'est très rassurant, surtout lorsqu'on court le risque de se lasser, de baisser les bras.

Mais si on se nourrit de la Parole, mystère de lumière et d'amour, et glaive à deux tranchants (cf. Ap 1, 16), on a la force, on est armé contre toutes les luttes.

C'est dans la lutte que nous faisons usage de notre liberté et, dans cette lutte, Jésus demande au Père de nous consacrer dans la vérité (Jn 17, 17), parce que c'est la vérité qui nous libère, nous fortifie, nous permet d'avancer. Consacrés dans la vérité par le Christ, nous devons être des envoyés du Christ, des témoins de la vérité. Notre consécration dans la vérité repose sur la consécration du Christ, qui est consacré dans la vérité parce qu'il est le Fils bien-aimé : il se consacre lui-même, afin de nous consacrer.

Il ne s'agit pas ici de la recherche de la vérité qui constitue une des purifications actives de notre âme, celle de l'intelligence, mais d'une consécration que Dieu seul réalise et qui est une purification passive de notre être. On ne s'appartient plus, on est consacré dans la vérité, qui est le Christ ; et c'est Dieu – l'Esprit – qui effectue en nous cette consécration, en séparant ce qui vient du Christ de ce qui vient du démon, certaines petites complicités dans l'ordre des jouissances, de la vanité, de la flatterie, et surtout de l'orgueil. L'orgueil empêche d'être consacré dans la vérité, il nous trompe sur nous-même et sur ceux qui sont autour de nous, il nous replie sur notre « moi » de façon mensongère : *omnis homo mendax* (en tout homme il y a le mensonge) en son vieil homme,

dans le vieil Adam ; aussi Jésus prend-il possession de nous pour qu'en nous le mensonge et l'erreur diminuent progressivement, jusqu'à n'être plus en nous. C'est le sens de cette consécration, expressément voulue par Jésus. Il demande au Père de nous consacrer et il se consacre lui-même pour que nous soyons consacrés dans la vérité. Il ne s'agit pas là de la vérité psychologique, ni même philosophique, mais de la vérité dans la foi, de la parole de Dieu : « Ta parole est vérité » (Jn 17, 17). Cette vérité, cette parole divine – « pénétrante, plus terrible qu'un glaive aiguisé, elle sépare » – elle révèle ces faux alliages, ces amalgames que réalise le démon, elle sépare la lumière des ténèbres au plus intime de nous, nous permettant d'acquérir la liberté intérieure, source de la vraie joie. Cette parole de Dieu opère le partage, la distinction entre bon grain et mauvais grain ; c'est pourquoi il nous faut laisser la lumière du Père prendre en nous tout ce qui est vrai, authentique, qui vient de Dieu, et nous montrer ce qui est compromissions. Cela est l'œuvre de l'Esprit Saint.

Cette consécration dans la vérité est la réponse à notre engagement dans le sacerdoce ou par les vœux de religion, qui nous disposent à cette consécration dans la vérité venant directement de Dieu. Mais il faut être réaliste, savoir que la lutte ne cessera pas pour autant. Au contraire, elle sera toujours là et se fera de plus en plus intense, et il faut l'accepter,

s'efforcer de rester fidèle, d'être victorieux, en appelant le secours de Dieu. On s'engage dans le sacerdoce, ou dans la vie religieuse, pour être un combattant de première ligne, comme le petit David face à Goliath. On sait que la lutte ira toujours en s'intensifiant, parce qu'elle ira toujours en s'intériorisant, jusqu'à déraciner en nous le vieil Adam. C'est bien pour cela que la communauté religieuse, ou la fraternité sacerdotale, par exemple, ne sont pas le paradis terrestre ! Cela se révèle au bout d'un, deux, trois ans... Mais l'Esprit nous donne des armes divines : ses dons, les béatitudes (qui en sont le fruit), nos vœux de religion, le saint rosaire. Et on progresse... Jésus ne prie pas pour nous dispenser du combat. Le temps de la terre et de l'Église militante – surtout dans la vie consacrée – est le temps de la lutte, et on doit l'affronter sans idéalisme. Jésus lui-même est lucide sur la haine du monde envers ceux qui le suivent, et il sait que, plus on le suit, plus la lutte est violente, parce que la haine du monde augmente à la mesure de notre fidélité. Il sait qu'il nous entraîne dans une lutte qui depuis la Croix est à son paroxysme, comme une agonie qui se fait d'autant plus implacable qu'on lui est fidèle : « Le monde les a haïs parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde » (Jn 17, 14). C'est pourquoi il prie son Père, non de nous « enlever du monde, mais de [nous] garder du Mauvais » (Jn 17, 15). Il ne prie pas pour que la lutte cesse, et nous ne le faisons pas non plus, mais nous

pouvons prier pour qu'elle soit moins forte. La vie religieuse c'est accepter d'être dans le combat au sein de l'Église militante, là où le combat fait rage, où il est le plus fort. L'Esprit nous met nécessairement, si nous sommes fidèles, en première ligne, et nous devons le savoir lorsque nous nous engageons dans la vie religieuse. Si nous suivons l'Agneau partout où il va, le monde se dresse contre nous, nous hait : c'est la haine du démon (cf. Jn 15, 18). C'est prophétisé et porté dans la prière du Christ. Aussi, quand on perçoit la haine du monde, on sait dans la foi que l'on est enveloppé de la prière du Christ, donc fort de sa force.

Ainsi, loin d'être une sorte de « franc-maçonnerie sacrée », la vie consacrée – sacerdotale ou religieuse – est le ciel au plus intime de notre cœur, elle est une anticipation du ciel, mais c'est en même temps la lutte dans notre sensibilité, contre les concupiscences dont le démon sait si bien se servir. La grande tentation est alors de vouloir connaître le mal pour y remédier, et on se dit : « Il faut que je connaisse le monde pour lutter contre le monde. » C'est un sophisme de premier ordre, car on ne combat pas le monde avec les armes du monde, on remédie au mal par le bien.

### *Le prêtre, témoin de l'unité*

**L**A « PRIÈRE SACERDOTALE » DÉVELOPPE le thème de l'unité, qui est en quelque sorte le testament de Jésus : « Je ne te prie pas pour eux seulement, mais aussi pour ceux qui, grâce à leur parole, croiront en moi, afin que tous soient un » (Jn 17, 20-21). Il s'agit de l'unité en Dieu, du mystère de la relation intratrinitaire, de la vie trinitaire, à laquelle nous sommes appelés à participer : « Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, pour qu'ils soient un comme nous sommes un : moi en eux et toi en moi » (Jn 17 22-23). C'est l'unité du Père avec le Verbe, et du Verbe avec le Père, en vue de la spiration de l'Esprit. Pour nous, cela implique que nous soyons *un* avec Jésus dans la spiration de l'Esprit, ce qui évidemment fait que nous sommes *un* avec le Père. C'est l'unité la plus forte qui soit, celle qui est au cœur du mystère de l'époux et de l'épouse, du Christ et de l'Église : l'Esprit Saint est le bien commun du

Corps mystique, fruit de l'unité de chacun d'entre nous avec Jésus et de l'unité de Jésus avec le Père. Le mystère du Corps mystique et le mystère de la Trinité sont vécus inséparablement, car l'amour unique du Père pour le Fils bien-aimé rayonne en ceux qui constituent le Corps mystique, qui reconnaissent que le Père est Père. C'est ce qu'exprime la *gloire* que le Fils reçoit du Père pour nous la donner. La gloire dans le mystère de l'Incarnation et le mystère de la Rédemption.

Si Jésus insiste sur cette unité, fruit de l'amour, c'est parce que l'unité, fruit de l'amour, manifeste et proclame l'amour ; c'est pour cela que l'unité fait partie de la gloire de l'amour ; l'amour est parfaitement ce qu'il doit être quand il est un. Il y a (c'est très johannique) un lien important entre la gloire – la victoire de l'amour – et l'unité, fruit de l'amour et témoin de l'amour. Il ne s'agit pas d'égalité, qui est l'unité dans la quantité ; de cela la sainteté se moque complètement, elle va bien au-delà d'une notion de multitude. Dieu a voulu qu'Adam soit le premier et le responsable de tous, de l'humanité entière, et le but du Nouvel Adam est que « tous soient un, comme toi, Père, et moi sommes un ». L'unité du Corps mystique est l'intention la plus profonde du Cœur du Christ, elle nous fait comprendre – analogiquement – l'unité avec Adam, et nous permet de saisir que c'est par le mystère du Corps mystique que l'on peut comprendre le péché originel. Assurément, du côté de l'être, Dieu n'a

pas besoin des hommes, mais du côté de l'amour ; il fait tout comme s'il avait besoin de nous. On comprend alors pourquoi Dieu a voulu qu'Adam soit responsable de l'homme, c'est pour donner à l'homme toute sa dignité parce que, comme Adam, nous sommes créés à l'image de Dieu. Quand la sainteté est victorieuse de tout le conditionnement humain, quand l'amour est victorieux de tout cela, alors on entre dans la gloire. L'amour réalise une unité intérieure des cœurs, des intentions, des options, des choix, des orientations profondes.

Tous ceux qui seront amenés vers le Père par la prédication des apôtres, puis de leurs successeurs et des prêtres, doivent être entraînés dans cette unité. Ceux qui écoutent le prêtre doivent être amenés à une foi plus grande, le but de la prédication étant d'engendrer les âmes dans la foi ; aussi doit-elle être doctrinale, rappeler toujours la Parole de Dieu et la prendre comme appui. Quand on prêche, on n'est pas témoin de sa propre vie, on témoigne de la Parole de Dieu. En disant « Ceux qui par leurs paroles croient en moi... », Jésus montre bien qu'il regarde de la même manière ceux qui ont été choisis par les apôtres que ceux qu'il a lui-même appelés. C'est le mystère de l'amour divin qui se communique, au-delà de la succession du temps. Être choisi directement par le Christ, ou par un médiateur entre le Christ et nous, c'est exactement la même chose ; si on ne le croit pas, on tombe dans le point de vue sociologique, dans une

vision chronologique de l'élection et de la succession dans le temps. C'est une vision fautive, car le Corps mystique fait comprendre ce qu'il y a de premier du côté de la finalité. C'est le même mystère qui continue, même s'il y a des modalités de grâces différentes ; c'est un patrimoine divin qui nous est donné, et qui est au-dessus de la succession.

Cette unité que Jésus demande au Père pour nous est en vue du témoignage : pour que nous soyons témoins du Christ Vérité, le Sauveur, qui est *le* témoin du Père. C'est pourquoi il nous montre avec insistance que le lien qui nous unit à lui est analogue au lien qui l'unit au Père. À ce niveau, la pensée vraie est une pensée analogique, alors que la pensée dialectique maintient la confusion sur le mystère de Dieu. C'est peut-être cela ce qui entrave les progrès de l'œcuménisme. Doit-on chercher l'unité en premier ? Non, il faut rechercher en premier lieu la vérité et l'amour. C'est l'amour, ce lien de charité qui nous unit tous dans le Christ, qui est premier – et ultime. En cherchant l'unité en premier, on cherche un dénominateur commun ; le véritable œcuménisme ne consiste pas à revenir sur les points de litige pour reconstruire à partir d'eux une unité, mais à les dépasser en allant plus loin dans l'ordre de l'amour.

Ayant accompli sa mission – qui est de nous sauver, de nous arracher au démon –, Jésus peut partir, retourner vers le Père. Il veut que l'on soit dans la joie ; la tristesse doit être

passagère, on n'a pas le droit d'y rester. Quelle est la joie du Christ qui doit être nôtre ? C'est d'accomplir pleinement la volonté du Père, afin que sa volonté soit victorieuse du mal. Cette joie du Fils bien-aimé, joie quasi infinie, est la joie du prêtre. Jésus veut que la joie qui est sienne soit en sa plénitude au plus intime de notre cœur.



### *Le sacerdoce et la femme*

**T**OUT CELA, MARIE L'A PARFAITEMENT COMPRIS dans son mystère de Compassion, au moment où elle achève dans son cœur le double aspect du sacerdoce de son Fils, prêtre et victime : le Père a voulu qu'à la Croix elle soit le « complément » du sacerdoce de Jésus, celle qui la première « achève ce qui manque aux souffrances du Christ » (Col 1, 24). Bien entendu, il ne manque rien à la Passion de Jésus, au sacrifice de Jésus, et ce complément qu'est Marie est une surabondance du sacerdoce du Christ dans l'ordre de l'amour, de la gratuité de l'amour. En s'unissant à l'état victimal de Jésus, Marie permet à la victime d'aller jusqu'à ce qu'il y a d'ultime dans l'oblation. C'est en son âme que Marie achève l'holocauste du Christ, c'est ce qu'il y a de plus spirituel en elle qui est offert avec Jésus.

Il y a un autre aspect sous lequel Marie achève le sacerdoce du Christ, c'est celui de

l'offrande de la blessure du cœur de Jésus. Jésus a offert librement sa vie, on ne la lui a pas ôtée ; l'offrande de la victime est un geste éminemment sacerdotal et, dans l'offrande de sa vie, Jésus montre que l'amour qu'il a pour le Père dépasse l'amour de sa propre vie. Quand il est mort, son cœur qui a cessé de battre est blessé, pour que soient versées les dernières gouttes de sang et d'eau, et c'est Marie qui offre au Père l'état victimal du cadavre de Jésus, en agissant dans la même intention que le Christ : la glorification du Père. Marie prolonge par là le geste sacerdotal du Christ, en offrant au Père la blessure du cœur qui lui est réservée. Le sacerdoce de Jésus s'efface en quelque sorte pour que Marie achève l'oblation sacerdotale de Jésus, en ce qu'il ne pouvait plus offrir la blessure du cœur et les dernières gouttes de sang et d'eau. C'est sa Mère et c'est la Femme qui les offre pour glorifier le Père et nous sauver, dans la médiation d'amour du prêtre entre le Père et la créature : à la Croix, c'est elle qui fait ce lien, en dernier lieu, et en ce sens elle est vraiment complément du sacerdoce de Jésus et complément de son état victimal<sup>1</sup>.

Or c'est au moment où Marie vit ce mystère qu'elle nous est donnée pour Mère (Jn 19, 25-27), comme *cause de notre joie*. Elle

---

1. Cf. Marie-Dominique PHILIPPE, *L'étoile du matin. Entretiens sur la Vierge Marie*, Le Sarment-Fayard, Paris, 1995 : ce thème est développé dans le chapitre VI, *Marie, Mère du sacerdoce*, pp. 77-89.

nous est donnée pour nous enseigner à lire la parole de Dieu d'une manière tout intérieure, toute divine, à y reconnaître les secrets du Cœur de Jésus pour nous, et aussi tous les secrets qu'elle portait dans son cœur, qui depuis l'Incarnation l'unissent au Père et au Fils. Nous avons tous Marie pour mère, et donc le même langage maternel, et le même héritage maternel. Marie, héritière de Jésus à la Croix, est celle qui est la plus à même de nous transmettre la volonté de Jésus ; elle en a transmis les secrets à Jean, le fils bien-aimé qu'elle a reçu du cœur de Jésus, pour que lui-même nous les révèle dans leur totalité, dans leur intégrité. Marie, la Femme, ne tolère pas que le message du Christ puisse être diminué, tronqué, affadi, elle veut une plénitude de révélation grâce à l'Esprit Saint qui nous conduit « à la vérité tout entière » (Jn 16, 13).

Nous savons qu'en contemplant Marie nous pénétrons au plus profond des intentions du cœur sacerdotal de Jésus ; nous savons qu'en écoutant Marie – à travers l'Évangile de Jean, dont on peut dire qu'il est l'Évangile du cœur de Marie – nous découvrons l'état victimal de Jésus, et donc les secrets de son sacerdoce, puisque le prêtre et la victime ne font qu'un dans le sacerdoce du Fils bien-aimé.

Aujourd'hui, de nombreuses femmes réclament le sacerdoce ministériel. Comment leur répondre en vérité ? En regardant Marie dans l'Évangile, mais aussi en la regardant à la lumière du concile Vatican II, qui nous dévoile

sa place si importante dans l'Église (*Lumen Gentium*, VIII). On voit alors très vite que le rôle de la femme, dans l'Église, est de préparer et d'achever, à la suite de Marie. À Cana, puis durant la vie apostolique du Christ et à la Croix, Marie a des initiatives qui nous découvrent la hâte de son cœur et, par là, celle – cachée – du cœur de son Fils. À Cana (cf. Jn 2, 1-12), c'est à la prière de Marie que Jésus transforme l'eau en vin. Marie a reçu la Parole de Dieu en plénitude, elle est celle qui écoute : « Elle conservait avec soin toutes ces choses, les méditant en son cœur » (Lc 2, 19) ; au pied de la Croix elle écoute encore, elle reçoit et fait siennes les sept dernières paroles du Christ, elle sait que c'est tout ce qui lui restera de la Parole, jusqu'à la Résurrection. Toute à l'écoute de la Parole de Dieu, elle est aussi celle qui perçoit avec une singulière intensité la misère du peuple de Dieu, les besoins de ce peuple ; et c'est à la faveur d'une pauvreté toute simple – « Ils n'ont plus de vin » (Jn 2, 3) – qu'elle présente à Jésus cette misère : la population réunie à l'occasion de noces n'a plus de vin, et surtout le peuple d'Israël manque du vin de la parole de Dieu, parce qu'il n'y a plus de prophètes. Jésus répondra avec une très grande intensité, bien au-delà du miracle du changement de l'eau en vin. Le vin nouveau qu'il donnera, c'est son sang, c'est l'Eucharistie, et Marie en est le premier témoin, comme elle sera à la Croix le dernier témoin. À Cana déjà, elle se montre engagée dans le mystère de

la Compassion, et elle ne cessera, jusqu'à la fin de sa vie ici-bas, de croître dans ce mystère. Grâce à la Résurrection, où Jésus lui sera donné dans l'intensité du mystère de l'Éternité, elle vivra le *sponsabo te mihi in fide, in misericordia, in justitia* (Os 2, 19-20). C'est pour cela qu'elle ira toujours plus loin, qu'elle ne cessera de croître dans le mystère de la Compassion, dont la fin de sa vie marquera le sommet. Grâce à la Résurrection, Marie vivra avec ce mode particulier d'une intimité divine plus grande... Notre langage d'ordre humain est peu apte à formuler ces réalités d'ordre divin.

Nous pouvons transposer, avec tout ce que cela implique, pour regarder le mystère de l'Église et de l'Eucharistie, et découvrir quelle est la mission de la femme à cet égard. Car la femme a une mission dans l'Église, une mission par rapport au sacerdoce ministériel ; elle a des initiatives à prendre, en matière d'enseignement, de catéchèse, dans le cadre de groupes de prière, etc., pour devancer et préparer l'exercice du sacerdoce ministériel de Jésus.



### *La Communauté Saint-Jean*

**J**'AI DÉJÀ RELATÉ AILLEURS les circonstances de la fondation de cette communauté, qui est devenue une congrégation religieuse. Il ne s'agissait pas, comme l'ont prétendu certains, de fonder en réaction contre la crise – nous étions à Fribourg, et ne savions pas trop ce qui se passait alors dans les séminaires de France –, ni de faire une arche de Noé qui eût rassemblé en une synthèse de divers ordres religieux quelques bonnes volontés contre le déluge moderne. Ce n'est pas moi qui en ai eu l'initiative, je n'y avais jamais pensé. J'étais professeur de philosophie à Fribourg, c'était là ma mission en Église, pour les hommes. Je ne pensais qu'à mettre en application une parole que l'abbé Journet (devenu plus tard cardinal) m'avait dite : « Père Philippe, la plus grande chose que vous puissiez faire, c'est de former quelques prêtres pour la France. » Mais, un jour, quelques-uns de mes étudiants – d'abord

cinq, puis sept – m’ont demandé de m’occuper d’eux plus particulièrement. J’ai répondu à leur appel : « Vous aider spirituellement, très bien, je ne demande pas mieux. » Comme cela ne leur suffisait pas, je leur opposais que je n’avais pas mission pour faire davantage. Certains en sont restés là, je crois qu’ils m’en ont un peu voulu. D’autres ont été plus tenaces, notamment l’un d’entre eux, qui m’a dit résolument : « Mon père, peu importe, même si vous ne faites rien, je reste avec vous. » Et c’est comme cela que tout s’est mis en route. Je l’ai raconté ailleurs<sup>1</sup>. J’ai été encouragé par Marthe Robin, qui m’a dit : « C’est du Saint-Esprit, vous *devez* le faire ! » Ce n’est pas elle qui a été à l’origine de la fondation, elle ne l’a pas demandée, mais elle l’a encouragée, explicitement, et cela m’a déterminé de façon décisive. Il fallait le faire, c’était une œuvre de Dieu. Il ne s’agissait pas du tout d’une réforme de l’ordre dominicain – d’ailleurs, il n’y a pas eu de « formation dominicaine », puisque les premiers frères de Saint-Jean ont été formés à Lérins –, mais simplement d’une possibilité offerte à des jeunes, dans la situation de crise que connaissait alors l’Église, de mettre en pratique un idéal : « J’aime Jésus, je choisis Jésus. » Rien de plus. Et cela est devenu une congrégation religieuse, avec des sœurs contemplatives et

---

1. Cf. Marie-Dominique PHILIPPE, *Les trois sagesse*s, Fayard, coll. « Aletheia », 1994, pp. 357 *sqq.*

des sœurs apostoliques, et des oblats. C'est l'Esprit Saint et la Vierge Marie qui ont tout fait.

Une fondation religieuse, c'est la rencontre d'un désir de Dieu et des aspirations de ceux qui perçoivent ce désir, c'est la réponse d'hommes de bonne volonté à un projet divin... C'est ce qui s'est passé pour la Communauté Saint-Jean. Dès le début tout fut centré sur le mystère du sacerdoce du Christ, parce qu'on sentait bien alors que les grandes attaques visaient le sacerdoce de Jésus, le mystère de la fécondité de la Croix. C'est dans ce sens que j'ai écrit la Règle de vie de la Communauté, avant même qu'elle existe, sinon dans le cœur des sept premiers et, à coup sûr, dans le Cœur de Jésus. Je l'ai rédigée en une nuit – je n'avais pas beaucoup de temps, j'étais très pris par mon enseignement –, je l'ai méditée à la lumière du Cœur sacerdotal de Jésus, à la lumière du chapitre 17 de l'Évangile de Jean. Et plus tard, avec le recul, en relisant Nietzsche, j'ai compris quelle était la vocation de la Communauté Saint-Jean : Nietzsche dit qu'il y a deux choses dans l'Église catholique qui lui sont insupportables, la métaphysique et la compassion... Or, la Communauté Saint-Jean ne s'était-elle pas constituée justement pour vivre et manifester ces deux grands aspects de l'Église ? C'étaient des étudiants qui voulaient poursuivre, avec moi, leurs études en approfondissant la métaphysique, et qui voulaient vivre le mystère de la Compassion de Marie. C'est pour cela que la Règle de vie de la Communauté Saint-Jean

réclame ces études (dans la mesure où on le peut) dès le noviciat, ce qui est tout à fait original, et c'est pour cela que le mystère de Marie est au cœur de cette Règle, comme il doit être au cœur de notre vie.

Saint Jean, en recevant Marie à la Croix, a reçu le mystère de la Compassion : le Christ lui a donné Marie comme Mère, et Jean l'a prise « chez lui » comme un fils bien-aimé, recevant en elle le mystère de la Compassion, pour en vivre avec elle et pour en être le gardien. C'est le trésor du cœur de Marie, et Jean doit en être le gardien dans l'Église. On ne comprendra rien à Jean si on ne vit pas de cette alliance avec Marie à la Croix, du mystère de la Compassion. C'est cela précisément que s'efforce de vivre la Communauté Saint-Jean. Et les petites sœurs contemplatives sont, elles, totalement consacrées à ce mystère de la Compassion.

Nous nous efforçons de répondre à la prière que Jésus adresse à son Père pour ses disciples : « Sanctifie-les dans la vérité » (Jn 17, 17). Les vœux que nous faisons doivent permettre cette consécration dans la vérité, pour que notre intelligence, en ce qu'elle a de plus elle-même – son appétit de vérité, de lumière –, soit entièrement consacrée dans la vérité ; pour que notre intelligence affective, active, et tous nos actes et nos paroles soient entièrement consacrés dans la vérité, afin que nous puissions être vrais dans nos attitudes, notre langage, nos gestes, chacune de nos paroles, dans la communication de ce que nous

portons en nous, dans notre prédication, notre enseignement ! Pour cela, il faut que notre autonomie – l'intelligence nous rend autonomes – soit saisie par Jésus, que nous acceptions d'être tout relatifs à Jésus. Nous nous efforçons de vivre cet esprit à Saint-Jean.

La congrégation a beaucoup grandi en nombre ; maintenant il faut qu'en chacun elle croisse en sainteté. C'est la seule urgence, à la veille du troisième millénaire.



### *Aujourd'hui, les saints de demain*

**L'**ÉGLISE EST LE PEUPLE DE DIEU, certes, mais avant tout elle est une famille, celle des enfants de Dieu unis en Jésus-Christ dans le mystère du Corps mystique. C'est à partir de là que l'on comprend ce que sont les saints et la communion des saints. La sainteté est une question de grâce en nous, qui fait de nous des enfants de Dieu, des enfants du Père. Dans notre famille terrestre, nous avons de l'amour un exercice différent suivant les personnes : envers nos parents, d'une part, nos frères et sœurs, d'autre part, puis envers notre conjoint, d'une part, et nos enfants, d'autre part, si nous fondons à notre tour une famille. Avec Dieu, l'amour se transforme en adoration, qui n'est pas amour d'amitié, car nous sommes alors dans une dépendance amoureuse en laquelle nous découvrons et expérimentons l'unique paternité, celle du Père. Nous avons tous ce lien fondamental avec le même Père et Créateur qui

a créé notre âme, singulière ; et nous avons en commun ce lien profond de filiation à l'égard du Père et Créateur, source unique qui fait que nous nous comprenons parce que nous avons la même finalité : j'adore celui dont je dépends radicalement parce que j'ai reçu de lui mon être.

Nous sommes créés pour respecter le regard de Dieu sur nous en répondant à la proposition qu'il nous fait de son amour. Il nous appelle à vivre de sa vie même, et nous convie aujourd'hui à vivre dans le Christ son amour sur chacun de nous. Le Christ est aimé par le Père d'un amour unique et nous sommes en lui aimés par le Père. *Actuellement* nous sommes aimés par le Christ d'un amour unique qui nous précède, manifestation de l'amour du Père : *prior dilexit nos*. C'est notre héritage commun. Au ciel, nous vivrons éternellement ce que Dieu vit, et nous continuerons de nous voir, *extra verbum*, en une vie commune, celle de ceux qui sont prédestinés, aimés et sauvés par Jésus.

*Marie, mère et éducatrice des saints*

**L**ES SAINTS SONT CEUX qui, désireux de vivre dans une totale communion avec Jésus-Christ, y parviennent pleinement. Ils sont ceux de nos frères qui, accédant à une vie d'intimité avec Jésus-Christ, une vie parfaite dans l'ordre de l'amour – pas précisément dans l'ordre de la justice (ils ne sont pas d'abord de bons citoyens, mais des fils de Dieu vivant pleinement leur filiation divine) –, gardent dans leur cœur, à l'exemple de Marie, ce patrimoine qu'est la Parole de Dieu (cf. Lc 2, 19, 51) ; ils s'inscrivent, avec Marie, dans une tradition *familiale* et, à ce titre, ont un rôle de cause exemplaire. Nous avons besoin de frères et sœurs aînés, plus parfaits que nous, que nous pouvons regarder comme des modèles et qui nous aident à être fidèles ; tels sont les saints, ils assurent auprès de nous un rôle éducatif, dans cette famille surnaturelle qu'est l'Église, communion des saints dans le Corps mystique

du Christ. Tout comme c'est le même amour qui fonde une famille – l'amour des parents entre eux, source de l'amour mutuel entre parents et enfants, et de l'amour des frères et sœurs entre eux –, ainsi nous connaissons, en Jésus-Christ et avec Marie, le même amour surnaturel qui fait de l'Église une famille spirituelle. Marie est notre mère, parfaite parce qu'il n'est pas en elle la moindre trace de péché, la plus infime séquelle du péché originel ; aussi est-elle la plus à même de nous éduquer à vivre ce que nous enseigne le Christ par son Église, c'est-à-dire la parole de Dieu. Elle est à ce titre celle qui éduque et forme les saints, parce qu'elle unit dans les deux aspects de sa maternité le Chef – Jésus, fruit de sa maternité joyeuse – et les membres : l'Église, famille du Christ – au sens le plus large, ceux qui craignent Dieu (cf. Lc 1, 50) –, fruit de sa maternité douloureuse. C'est ce qu'a saisi avec tant d'acuité le grand théologien de Marie, saint Louis-Marie Grignon de Montfort.

Marie est *Mère de l'Église*, comme l'a proclamé le pape Paul VI dans son discours de clôture de la 3<sup>e</sup> session du concile Vatican II, le 21 novembre 1964. Elle est la mère du Corps mystique du Christ, c'est-à-dire non seulement la mère de chacun d'entre nous dans une relation personnelle de nous à elle, mais la mère des enfants du Père rassemblés en Église dans la communion au Christ. Elle est la garante et la gardienne de la communion ecclésiale réalisée par l'institution de l'Eucharistie. C'est

bien ce que signifient les paroles de Jésus à la Croix : « Femme, voici ton fils... voici ta mère » (Jn 19, 26-27). Si Jésus avait voulu que Marie ne fût que témoin de son sacrifice, il n'aurait pas prononcé ces paroles, qui sont un testament. Il a voulu qu'à l'alliance réalisée en son corps – l'Eucharistie, qui fonde l'Église –, et confirmée plus tard (après sa résurrection) par la mission de Pierre, s'ajoute une alliance de surabondance dont Marie est l'instrument. À la Croix, Jésus demande à Marie de mourir en son cœur de mère pour offrir le Fils au Père. Non seulement la personne de Jésus, son Fils selon la chair, mais tous ceux qui jusqu'à la fin des temps seront appelés à constituer son Corps mystique, l'Église.

Toute relative à Jésus depuis le début – le *fiat* de l'Annonciation –, Marie ne fait plus qu'un avec Jésus crucifié : elle renouvelle à la Croix son *fiat* initial, coopérant par là avec Jésus crucifié. Peut-on seulement dire qu'elle le renouvelle ? Elle continue de le vivre, en allant jusqu'au bout des exigences de la volonté du Père, dans la communion à l'état victimal de Jésus. Tout le mystère de sa maternité divine trouve son accomplissement à la Croix, où Dieu lui demande l'offrande de son Fils, l'holocauste de Jésus : de même qu'elle a accepté l'Incarnation du Verbe en son sein virginal, de même elle accepte cette désappropriation radicale du *fruit de ses entrailles*, qui la fait mourir en son cœur de mère. C'est sans doute ce qu'il y a de plus sublime à la Croix.

À la Croix, Marie va, avec Jésus et en lui, jusqu'au terme de la volonté du Père, dans l'ultime accomplissement de ce pur vouloir divin. Le glaive prophétisé par le vieillard Siméon (Lc 2, 35) s'enfonce dans son cœur maternel, faisant d'elle une victime d'amour qui coopère avec Jésus crucifié. Coopérant activement, intérieurement, mais *réellement* – de toute la force de sa volonté unie à celle de Jésus dans l'unique vouloir du Père –, Marie complète au plus intime de son âme, dans la foi, l'espérance et la charité, « ce qui manque à la Passion du Christ » (Col 1, 24). Bien sûr, elle n'ajoute rien à l'oblation du Christ, mais elle lui permet de surabonder dans la gratuité de l'amour, en offrant le sang et l'eau qui jaillissent du Cœur de Jésus, ce cœur ouvert par la lance alors que Jésus est déjà mort, alors que le prêtre n'est plus présent à la victime ; il ne reste alors que la victime, qui va l'offrir au Père ? C'est Marie, qui offre avec la blessure du Cœur de l'Agneau les dernières gouttes de sang et d'eau qui en jaillissent (Jn 19, 34).

À la Croix, Marie est véritablement l'épouse de l'Agneau que nous montre l'Apocalypse (Ap 19, 7 et 21, 9), elle meurt dans son cœur de mère pour devenir coopératrice de la Passion – certains diront *Corédemptrice* – et instrument d'amour sous le souffle de l'Esprit Saint, c'est-à-dire médiatrice. Marie est la *Médiatrice de toute grâce*. Car c'est alors, au moment où elle vit en une véritable mort mystique l'holocauste de Jésus, que celui-ci

donne à Jean la Femme pour Mère. Au plus pauvre, qui a suivi Jésus jusqu'au bout parce qu'il n'a plus rien que Jésus, celui-ci donne la plus pauvre, celle qui a été dépossédée de tout : son Fils unique, humilié et condamné. C'est dans ce mystère de pauvreté radicale et de solitude – tous les disciples se sont enfuis – que Jésus donne Jean à Marie, et Marie à Jean, proclamant par là la fécondité de la Croix, que Marie va enseigner à Jean, et en lui à l'Église et en premier lieu aux saints.

Cette fécondité de la Croix, Marie va l'enseigner à Jean, qui la prend « chez lui », c'est-à-dire dans son intimité ; elle lui apprendra à développer en plénitude et à exercer de façon parfaite son amour envers Jésus et à l'égard de ses frères. Le mystère de la charité, mystère central de la vie du chrétien, mystère qui fonde le Corps mystique. Jésus lui-même nous en a donné le précepte : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit.* » Voilà le plus grand et le premier commandement. Le deuxième lui est semblable : « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* » (Mt, 22 37-39). Jésus nous invite par là à vivre le lien de filiation du Fils bien-aimé à l'égard du Père, à devenir nous-même en lui par la grâce de l'Esprit Saint des fils bien-aimés qui aiment le Père comme lui, avec lui et en lui ; et, à partir de cet amour, à aimer ceux qui nous sont proches – le prochain – comme lui-même nous a aimés,

c'est-à-dire comme le Père l'a aimé. C'est cela, la sainteté, les saints sont ceux qui sont capables de devenir en vérité les fils bien-aimés du Père.

### *La communion des saints*

**N**OUS NE POUVONS COMPRENDRE LE RÔLE DES SAINTS qu'en contemplant la tradition de l'Église, dépositaire de la parole de Dieu, qu'en ayant de l'Église une vision surnaturelle. Ils sont les témoins de la communion totale au Christ et à leurs frères dans le Christ, justement nommée la *communion des saints*. Ils ont su accueillir dans sa plénitude la grâce sanctifiante du Christ, qui les a « divinisés », faisant d'eux en vérité les fils de Dieu, les enfants du Père. Par l'exemple d'une vie toute donnée à Dieu et transfigurée par la charité, ils nous redisent à la suite du Christ que nous sommes tous appelés à vivre la vision béatifique, c'est-à-dire la vie même de la très Sainte Trinité, et aussi que nous devons la vivre ensemble, dans le mystère de la charité fraternelle.

Cette charité fraternelle est une relation d'amitié avec le prochain, c'est-à-dire celui que l'on rencontre dans sa vie, que l'on n'a pas

choisi pour des motifs autres qu'un véritable amour d'amitié dans le regard du Christ, dans sa lumière. On n'entretient pas avec le prochain une relation d'autorité ou de préférence, on noue avec lui les liens d'une charité éternelle, que l'on ne peut effacer ; cela n'empêche pas d'autres liens d'affection, qui ne sont pas motivés nécessairement par la sainteté d'autrui. Ainsi, le pape éprouvait pour mère Teresa une très vive affection naturelle, indépendamment de celle qu'il lui portait pour la sainteté de sa vie et de son œuvre ; il a un très grand amour pour Maximilien-Marie Kolbe, comme lui polonais ; et il se sent de profondes affinités non seulement spirituelles mais aussi intellectuelles avec Edith Stein, dont il a connu directement la pensée philosophique grâce à Roman Ingarden, qui fut un condisciple de la carmélite martyre.

La sainteté, c'est l'amour. On ne mesure pas la sainteté par les vertus héroïques, mais par la perfection de la charité. C'est elle qui rend possible l'exercice héroïque des vertus, car elle les renferme toutes ; aussi le saint, authentique témoin du Christ, est-il celui qui a vécu de façon héroïque sa vie de foi, d'espérance et d'amour. Cela est illustré de façon éclatante par le martyre, don de notre vie pour Dieu et pour nos frères, dans cet unique amour qui est folie. En effet, la folie de Dieu, la grande folie du christianisme, c'est qu'aimer Dieu et aimer le prochain est un même amour, puisque la charité fraternelle consiste à aimer les hommes

comme le Christ les a aimés, comme Dieu les aime. Il y a, aujourd'hui peut-être plus que jamais, une urgence de l'amour qui doit nous brûler de l'intérieur, et les saints nous le rappellent, en particulier les martyrs : nous l'avons vu récemment avec les moines trapapistes de Tibhirine, entre autres. Mourir martyr est une grâce car il ne suffit pas d'avoir atteint un degré de vertu héroïque pour être capable de donner sa vie pour Dieu et pour ses frères ; mais cette grâce du martyr sanglant n'est pas donnée à tout le monde, et il y a bien d'autres formes de sainteté, puisque celle-ci consiste à vivre sa vie chrétienne le plus parfaitement possible.

Ainsi, la grande tradition de l'Église considère que la vie religieuse constitue un témoignage qui prolonge de façon non sanglante celui du martyr. L'exemple le plus remarquable nous en est donné par sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : elle a compris que l'amour est premier et ultime, qu'il renferme toutes les vocations et toutes les grâces, jusqu'à celle du martyr. Et, de nos jours, comment ne pas évoquer le témoignage de mère Teresa, martyre d'une vie donnée entièrement à Dieu et aux autres dans la plus grande pauvreté, le plus total dénuement ? Même au dehors de l'état religieux, la sainteté revêt cette dimension victimale qui fait du disciple de Jésus un martyr, un *témoin* : comment ne pas penser à Marthe Robin ? L'existence d'un holocauste continuel aussi stupéfiant que celui de Marthe

nous montre l'importance des temps que nous vivons. C'est la Passion du Christ qui a été réactualisée avec une puissance extraordinaire, annonçant une nouvelle Pentecôte.

Dans ce « monde cassé », non seulement du point de vue économique, social, culturel, mais encore du point de vue spirituel et chrétien, dans ce monde errant qui ne sait plus très bien où il va, et qui cependant avance vers sa destinée avec une accélération sans cesse accrue, les saints sont ceux qui refusent de se laisser entraîner à la dérive, qui restent fermes dans la foi et constants dans l'espérance, parce qu'ils sont saisis par le plus grand amour, cette folie de l'amour qui nous a été révélée à la Croix. Ils nous montrent que malgré les crises qui secouent et remettent en question ce qu'il y a de plus fondamental dans l'humanité, et malgré les luttes que même l'Église doit affronter aujourd'hui, l'holocauste de Jésus sur la Croix n'a pas été vain et que l'amour est à jamais victorieux, quand bien même la foi – la foi en cet amour – irait diminuant : « Quand le Fils de l'homme reviendra, trouvera-t-il encore la foi sur cette terre ? » (Lc 18, 8).

Les saints sont les dépositaires du *testament familial* – expression de saint Ambroise – de Jésus crucifié donnant sa Mère à Jean. Ils se tiennent, comme Jean, avec Marie au pied de la Croix, à l'endroit de la lutte suprême. À l'exemple de Marie et sous sa conduite, ils acceptent d'aller très loin dans la lutte par amour pour Dieu, se laissant engendrer par

Marie au milieu de la plus grande lutte ; celle-ci reste debout à la Croix – *stabat juxta crucem Jesu mater ejus* (Jn 19, 25) – bien qu'elle soit blessée à mort dans son cœur de mère : elle est, « plus terrible qu'une armée rangée en bataille » (Cant 6, 10), la Femme qui écrase la tête du serpent (Gn 3, 15) parce que, mourant en son cœur de mère, elle devient sous le souffle de l'Esprit Saint instrument d'amour, Médiatrice de toute grâce. Elle nous obtient une grâce de force pour lutter contre l'Adversaire jusqu'au bout, sans jamais nous avouer vaincus parce que nous savons que, portant en nous la grâce du Christ victorieux, nous avons la victoire en lui. Les saints sont ceux qui se tiennent dans la lutte avec Marie, ceux qui acceptent d'apprendre d'elle à lutter en permanence contre l'Adversaire. C'est pour cela que, dans le mystère de la communion des saints, ils sont pour nous, pour l'Église et pour l'humanité, des paratonnerres et des appuis qui nous aident, nous soutiennent, nous permettent d'être à notre tour victorieux du démon. C'est pour cela que, plus que jamais dans l'histoire de l'Église, les saints sont aujourd'hui si proches de Marie. Plus mariale que jamais, la sainteté de cette fin de millénaire est aussi une sainteté de martyrs, de témoins sanglants ou non de la victoire de la Croix. C'est l'armée des *Apôtres des derniers temps* qu'avait entrevue saint Louis-Marie Grignon de Montfort, et que préfigurent saint Maximilien-Marie Kolbe et sainte

Thérèse-Bénédictine de la Croix (Edith Stein), victimes du totalitarisme nazi, le bienheureux Eugène Bossilkov, un évêque passionniste mis à mort par les marxistes athées, ou encore le cardinal Stepinac, lui aussi victime du marxisme, qui vient d'être béatifié, et avec eux tant d'autres martyrs tués en haine de la foi par des idéologies de mort qui ont ravagé l'humanité en notre siècle.

Pour comprendre la communion des saints, il suffit de regarder aujourd'hui ce qu'elle n'est pas : les imitations, copies, caricatures que veut en faire le démon, se servant pour cela d'idéologies, de sectes, de fondamentalismes religieux, etc., qui ignorent la dignité de l'homme, le point de vue de la personne et sa finalité propre, et ne visent que l'efficacité. Or, le saint se situe au-delà de l'efficacité, parce qu'il vit la gratuité de l'amour.

Nous connaissons surtout les saints canonisés. La canonisation est une formalité qui vise à exalter dans une perspective charismatique – en vue de la victoire de l'amour – nos aînés dans la foi sur lesquels nous pouvons nous appuyer. Pourtant, dans cette formalité, l'Église est infaillible. Éclairée par l'Esprit Saint, elle ne procède jamais à une canonisation de complaisance, et même des causes qui à première vue semblent entachées de considérations politiques (c'est l'argument avancé contre la valeur de la canonisation de saint Louis, par exemple, ou de Thomas Becket) ont pu aboutir parce que l'amour transcendait

le politique : il n'existe pas de « canonisations politiques », car c'est sur l'amour et non sur le politique que l'Église est appelée à juger et à se prononcer de façon infaillible.



### *Rencontres avec des saints*

**H**ORMIS LES SAINTS CANONISÉS, nous connaissons tous, plus ou moins, de saintes personnes témoins de la folie de la Croix, de la gratuité de l'amour de Dieu. Certes, elles ne se découvrent pas à nous comme telles, c'est Dieu qui nous les révèle, en nous permettant d'entrevoir leur sainteté et d'en tirer profit pour notre propre sanctification à la faveur de la grâce sanctifiante qui nous lie les uns aux autres dans le mystère de la communion des saints. De semblables rencontres marquent notre existence, certaines même ont un rôle déterminant.

Ainsi, le père Dehau, frère aîné et parrain de ma mère, a profondément marqué ma vie. Très artiste – c'était un musicien-né, d'une très grande sensibilité –, il avait beaucoup hésité entre se donner à la musique et se consacrer à Dieu ; la musique était pour lui bien plus qu'un simple agrément, il aimait beaucoup

Bach, et tout autant Wagner. Wagner, c'était la musique de son adolescence (il était né en 1870), et ses parents l'avaient emmené à Bayreuth. Mais il sentait qu'il devait se consacrer à Dieu, et il est devenu prêtre. Puis il est entré chez les dominicains, à l'âge de vingt-six ans, malgré une très mauvaise vue – il est devenu aveugle – et peu après, à la demande du Maître Général, le père Hyacinthe Cormier (qui a été béatifié il y a quatre ans), il a été le premier professeur de pastorale à Fribourg, comme il avait été le premier Français inscrit à la faculté de théologie de Fribourg, juste après avoir été ordonné prêtre. C'est d'ailleurs là-bas qu'il a *attrapé* sa vocation dominicaine. On avait créé la chaire pour lui, mais cela n'a pas duré longtemps, car ses yeux l'empêchaient d'enseigner. Il s'est alors consacré à la prédication, et il animait notamment un petit groupe qui le suivait avec beaucoup d'amour et qui comprenait, entre autres, Stanislas Fumet, Jacques et Raïssa Maritain (il était le père spirituel de celle-ci), Julien Green... Au mois d'août, il venait passer ses vacances à la maison et, tout comme mes autres frères et sœurs, je lui faisais la lecture. Des liens très forts se sont créés. J'avais six ans, cela a duré jusqu'à mes quarante ans. C'était merveilleux d'avoir un tel maître, si intelligent. Il était là pour nous, même si nous pensions a priori que nous étions là pour lui, à cause de son infirmité. Il est devenu bientôt mon père spirituel, je ne pouvais en avoir de

meilleur. C'était un grand, un très grand mystique, d'une profonde simplicité, d'une immense profondeur ! Tous ceux qui l'ont connu quelque peu disaient : « Le père Dehau, c'est l'oraison et Marie. » Bien sûr, il m'a formé intellectuellement, me faisant comprendre la grandeur de la métaphysique, l'importance de l'art ; surtout, le mystique très silencieux qu'il était m'a fait saisir que les grandes rencontres que nous avons avec Dieu sont des rencontres silencieuses : la *présence* du père Dehau vous mettait dans le silence... le silence de l'amour.

C'est lui qui m'a poussé à sauter le pas pour entrer chez les dominicains quand j'ai eu dix-huit ans : je voulais l'être, certes, mais j'aimais les maths, j'étais en math élem avec une bonne équipe de camarades. C'est lui aussi qui m'a incité à travailler, en me donnant ce mot d'ordre lorsque je suis entré au noviciat : « Ou bien on est dans le Ciel, ou bien on travaille. » Il m'encourageait énormément à étudier : « Il faut entrer à fond dans la métaphysique, parce que la métaphysique nous permet de parler de la Vierge Marie. Tu dois faire de la métaphysique pour pouvoir parler de la Vierge Marie et la communiquer aux autres. » Il me poussait à la vie contemplative, à l'oraison, à la contemplation du mystère de Marie, et beaucoup aux études.

Il y a eu pour moi des rencontres très fortes, riches de signification, intellectuellement ou spirituellement, parfois les deux à la fois, comme celle avec le père Dehau. À l'intérieur

de l'ordre dominicain, j'ai fait des rencontres fraternelles très étonnantes. Ainsi le père Chenu, qui était régent des études quand j'étais étudiant au Saulchoir. Il était très ardent, très intéressant, parce qu'il était convaincu dans sa recherche de la vérité ; ses cours étaient passionnants, les plus vivants avec ceux du père Thomas. En tant qu'historien, il m'a beaucoup apporté. Il nous parlait constamment des « trois pieds » de saint Thomas, ce *trépied* qu'il fallait connaître pour le comprendre : Aristote, Augustin, Denys. J'étais doublement lié à lui, parce qu'il était dominicain et parce que nous portions le même nom de religion, Marie-Dominique. J'avais pour lui une profonde affection, il y avait entre nous une confiance mutuelle, même si je n'étais pas toujours d'accord avec ce qu'il disait. Il était très fort du point de vue historique – son cours sur Origène était extraordinaire –, mais il n'allait pas très loin en philosophie, et il avait le mérite de le reconnaître. C'est lui qui a voulu que j'enseigne au Saulchoir et que j'enseigne le dogme, la métaphysique. C'était un grand religieux, un vrai contemplatif, qui aimait beaucoup saint Thomas. J'ai pris la mesure de sa sainteté quand il a appris par la TSF que le Saint-Office avait mis à l'*Index* son petit livre *Le Saulchoir, une école de théologie*. J'étais avec lui. Il a seulement dit : « Si ma mère a entendu cela, vous voyez ce que cela peut être pour elle ! Son fils qui écrit un livre que Rome rejette ! » Il n'a pas pensé d'abord à lui, mais à

sa mère, et ce qui le faisait souffrir, c'était la blessure du cœur maternel, pas la sienne. C'était tout le père Chenu, dans cet amour délicat, cet amour filial à l'égard de sa mère. Il ne s'est jamais révolté parce qu'il avait avec le Christ et la Vierge Marie une relation authentique, très profonde. Mais cela, on le dit rarement.

C'est comme pour l'abbé Godin, qui fut le premier prêtre-ouvrier, un de mes vrais amis, de ceux qui comme vous et avec vous recherchent la vérité. On ne le voyait que de l'extérieur, sans comprendre que lui et ses émules avaient perçu ce qui se passait dans le monde d'aujourd'hui, que la classe ouvrière était perdue pour l'Église et que, pour la sauver, il fallait tout faire, tout quitter, comme le bon pasteur quitte tout pour la brebis perdue. Lui aussi était un véritable homme de Dieu, il était profondément uni à Jésus et à Marie, et profondément attaché à la recherche de la vérité. Mais, dans les conférences que l'on a cru bon de consacrer à sa mémoire, on n'évoquait jamais cette vie intérieure, toute mystique, qui pourtant donne à son engagement toute sa signification.

Bien sûr, il y a eu aussi le père Thomas, mon frère aîné et mon parrain. Il s'est fait dominicain quand j'avais treize ans. Lorsque j'étais au Saulchoir, il était professeur de philosophie, et il enseignait dans une perspective scolastique très grande et très saine, celle de Jean de Saint-Thomas, un dominicain du XVII<sup>e</sup> siècle qui,

aujourd'hui encore, est un des guides les plus lumineux pour comprendre Thomas d'Aquin ; c'était un saint autant qu'un théologien des plus remarquables. Les cours du père Thomas étaient très vivants, presque passionnés, et je les ai beaucoup aimés... quand j'ai commencé à les comprendre ! Plus tard, dans la crise qu'a traversée le Saulchoir pendant la guerre, et ensuite, quand le père Thomas s'est engagé avec Jean Vanier dans la fondation de l'Arche, nous avons été encore plus unis. Non seulement parce que nous étions frères selon la chair, et dominicains, mais parce que nous cherchions ensemble la vérité. Le père Thomas était un intuitif – j'ai rarement rencontré quelqu'un qui eût une capacité d'intuition aussi remarquable –, et il était très proche de Bergson de ce point de vue, puisque tout Bergson est dans l'intuition. C'est ainsi que le père Thomas s'est trouvé dans cette sorte de renouveau thomiste où Bergson dialoguait, en théologie, avec le père Sertillanges. C'était très vivant.

Au noviciat, il y avait le père de Menasce, qui avait déjà roulé sa bosse un peu partout. Il avait fait l'école de droit du Caire – il appartenait par son père à l'aristocratie égyptienne –, puis il avait étudié la philosophie et les sciences politiques à Oxford, où il avait rencontré T. S. Eliot et Graham Greene. Il s'était engagé dans le sionisme – il était juif –, jusqu'à devenir à la demande de son ami Haïm Weizmann le secrétaire du bureau sioniste. Ensuite, il a rencontré

à Paris le groupe que dirigeait le père Dehau : Jacques et Raïssa Maritain, Stanislas Fumet, Olivier Lacombe, etc. C'est ainsi qu'il a cheminé vers le christianisme, après une jeunesse de doute et de désespoir qui l'avait conduit jusqu'à la tentation du suicide. Il est entré au noviciat des dominicains d'Amiens la même année que moi, en 1930, il avait dix ans de plus que moi. Il fut pour moi un frère aîné, un peu mystérieux. C'était un vrai mystique, un fidèle disciple de saint Thomas et une âme profondément eucharistique. C'est à lui que je dois d'avoir été nommé professeur à Fribourg, en 1945 : il avait là-bas beaucoup d'influence, et il m'y voulait ; cela tombait bien, car on ne voulait pas de moi à la Catho de Paris. Elle avait demandé au Saulchoir un professeur de philosophie ; un de mes anciens professeurs s'y était opposé sous prétexte que j'étais trop jeune – j'avais trente-trois ans ; en fait, c'était plutôt parce que j'étais moi-même très en opposition à l'égard de son cours, qui par son aspect moralisant me semblait trahir saint Thomas. Le père Chenu était bien d'accord avec moi là-dessus.

Chacun, dans sa vie, fait des rencontres avec des témoins du Christ. Elles ne se situent pas toutes à un niveau intellectuel ; le plus important est de percevoir la communion avec le Christ, la communion des saints. Pour moi, c'était ainsi parce que j'évoluais dans un milieu particulier, l'ordre des prêcheurs ; mais dans ma vie apostolique aussi Dieu m'a fait faire des rencontres étonnantes, et la plus marquante a

été celle de Marthe Robin. J'ai rencontré d'autres stigmatisées, notamment Symphorose Chopin – je peux en parler maintenant, car elle a été rappelée à la maison du Père il y a quinze ans –, mais je n'ai pas eu le temps de la connaître beaucoup ; elle avait été dirigée durant de longues années par monseigneur Combes, qui fut un des premiers et des plus grands spécialistes de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ; il avait retrouvé en Symphorose – une humble fille illettrée – une émule de la petite Thérèse, tout comme Marthe l'était. Il est bon maintenant de parler de celle-ci, de ce qui caractérise le « mystère de Marthe ».

## *Rencontre avec Marthe Robin*

**M**A PREMIÈRE ENTREVUE AVEC MARTHE date de septembre 1948. Je n'ai pas cherché à la rencontrer, je m'en défendais plutôt car j'avais – j'ai toujours – pour principe de ne pas courir après l'extraordinaire, après les stigmatisées, les apparitions. Dans ces cas-là, on se laisse trop souvent prendre par des sentiments ambigus, très mêlés, où il entre une grande part de curiosité. Or, il ne faut pas avoir de curiosité pour ces choses, il faut respecter l'œuvre de l'Esprit Saint, ne pas chercher ce type de rencontres, mais s'abandonner à la Providence : si elle nous y conduit, soit ! mais alors il importe de rester dans une extrême discrétion.

J'avais déjà beaucoup entendu parler de Marthe, notamment par le père Eberhard<sup>1</sup> qui

---

1. Père Paul Eberhard, prêtre suisse originaire de Saint-Gall, vicaire à Rueil-Malmaison puis, en 1955, fondateur du foyer de charité de Poissy.

la connaissait depuis la fin de la guerre et qui désirait vivement que je la rencontre. Pourtant, ce n'est pas lui qui m'a envoyé auprès d'elle – personne ne m'aurait convaincu de m'y rendre de mon propre chef –, c'est Marthe qui m'a fait demander de venir la voir. Une personne, revenant d'une retraite à Châteauneuf, m'a dit simplement : « Marthe voudrait vous voir. » Après m'être bien assuré que cette personne ne prenait pas ses désirs pour la réalité, je suis allé à Châteauneuf. Je suis resté auprès de Marthe, seul, pendant une heure. Ne connaissant pas les *usages*, j'ignorais alors que, lorsqu'on voyait Marthe pour la première fois, on était toujours accompagné du père Finet.

Pendant une heure, Marthe ne m'a parlé pratiquement que du père Dehau, touchant en moi ce qu'il y avait de plus vulnérable et ce qui était le plus vital. De plus vulnérable, parce que la charité fraternelle touche toujours notre cœur en ce qu'il a de plus vulnérable (tous les liens sensibles qui nous unissent, saisis par la charité fraternelle et transformés par la grâce, n'en restent pas moins des liens sensibles), et de plus vital, parce que le père Dehau était mon père spirituel. Marthe touchait donc en moi ce qui, spirituellement, divinement, était le plus intime, le plus secret. La paternité et la filiation sont bien, dans l'ordre surnaturel, une des réalités les plus grandes.

On avait lu à Marthe divers écrits du père Dehau, notamment *Des fleuves d'eau vive* ; mais

ils ne se sont jamais rencontrés. Or, elle m'a parlé de lui avec un amour extraordinaire et une pénétration étonnante, comme si elle avait lu toutes ses œuvres, mais aussi comme si elle le connaissait parfaitement. Il était une personne toute proche d'elle, cela se voyait à certains petits détails qu'elle mentionnait et qu'elle ne pouvait pas du tout connaître naturellement. Cela m'étonnait, bien sûr, mais plus encore le fait qu'elle m'a parlé d'emblée du père Dehau : après m'avoir dit « Bonjour, père », avec sa voix chantante, si légère, elle est allée tout de suite à l'essentiel, le lien avec le père Dehau et la Vierge Marie. Elle m'a parlé de lui comme si elle avait vu l'amour de Dieu pour ce vieillard qui avait gardé la jeunesse de son âme, la jeunesse du premier amour, et comme si elle prenait part à cet amour. Je me rappelle mot pour mot ce qu'elle m'a dit alors, qui revenait comme un leitmotiv dans la conversation : « Il est dans le cœur de la Sainte Vierge comme son petit enfant. » Et encore : « Il vit dans le cœur de Marie, il ne fait rien sans elle. » En me parlant de lui comme si elle avait rencontré son âme, et de ce qu'il y avait d'essentiel pour lui – l'oraison et le lien filial avec Marie –, elle me montrait avec délicatesse qu'elle avait saisi ce qui était dans mon cœur le plus vulnérable et le plus vital.

Quand j'ai été sur le point de la quitter, elle m'a invité à réciter avec elle un *Ave Maria* puis, comme elle le faisait avec tous les prêtres, elle m'a demandé de la bénir. Elle m'a aussi demandé de prier tous les jours pour elle, au

saint sacrifice de la messe. C'est alors, précisément, que j'ai perçu la réalité profonde du Corps mystique dans la charité fraternelle, le mystère de la communion des saints, et ma première réflexion, en sortant de la petite chambre de Marthe, a été : « Je commence à comprendre ce qu'est le Corps mystique. »

Je me le rappelle très bien : j'ai eu l'impression qu'un lien s'était noué entre Marthe et moi, un lien très *enraciné*, à la fois d'une simplicité, d'une transparence, d'une évidence totales, et d'une grande profondeur. C'est un mystère de grâce, qui nous lie dans le Christ en une famille où tous les membres sont solidaires les uns des autres ; c'est la réalisation de la prière de Jésus à son Père, cette brûlante supplication d'amour : « Qu'ils soient un comme nous » (Jn 17, 11). La mission de l'Église consiste à réaliser cette demande de Jésus, car elle est la famille où nous sommes appelés à vivre de la vie même de la très Sainte Trinité, et en plus à vivre ce mystère qu'est la communion des saints. C'est l'exercice de la charité fraternelle entre nous qui avons reçu une grâce faisant de nous dans le Christ les enfants de Dieu, liés par l'Esprit Saint.

Bien sûr, j'étais très lié au père Dehau, mais c'était trop en connaturalité (il était mon oncle maternel, mon père spirituel, et dominicain comme moi) pour que je m'en aperçoive, pour que j'aie jamais eu à prendre une sorte de recul par rapport à ce lien. Avec Marthe, cela a été tout autre, un don gratuit de Dieu qui m'était

soudain accordé, et qui me faisait comprendre – je pourrais dire « pour me faire comprendre » – de façon beaucoup plus profonde ce qu'est le mystère du Corps mystique et de la communion des saints. C'est un mystère de grâce qui nous lie dans le Christ, dans le sang de Jésus : on est du même sang, on est lié substantiellement, il y a quelque chose de vital... on est porté. Marthe suppliait tous les prêtres qu'elle connaissait de prier pour elle, parce qu'on lui demandait de *porter*, et elle portait ; dans sa prière et dans son offrande, elle portait tout ce qu'on lui confiait, fût-ce des petits riens. Il y a une multitude de personnes qui peuvent en témoigner, qui ont bénéficié à travers elle de la gratuité de l'amour de Dieu. C'est cela la communion des saints. On doit prendre en charge son prochain, l'aider.

Marthe portait tout, sans cesse, elle en était exténuée. J'ai pu le constater plus tard, chaque fois que je la voyais. Quand je la quittais, nous récitions un *Ave Maria*, puis elle me priait de la bénir, et je lui demandais : « Marthe, est-ce que je peux baiser votre front ? » (à ma première visite, mes yeux s'étant habitués à l'obscurité, j'avais pu y entrevoir les marques de la couronne d'épines) ; elle répondait : « Oui », et ensuite disait : « Merci, père », très simplement, comme une petite enfant de Dieu. C'était touchant, surtout c'était très grand, cette petite femme vécue dans la pauvreté la plus radicale – celle d'une totale dépendance –, et

transfigurée par la souffrance. Et il suffisait d'un rien, ce baiser respectueux, amical, pour la reconforter.

Pourtant, un jour – c'était trois ans avant sa mort –, le père Finet m'a dit : « Marthe souffre beaucoup, beaucoup. Ce sont des luttes terribles. Il est possible qu'elle vous demande conseil pour elle-même. Si elle le fait, je vous en supplie, n'hésitez pas à lui parler, en prêtre, et à lui dire tout ce que vous suggérera l'Esprit Saint. Moi, je ne peux plus rien pour elle. » C'était bouleversant à entendre, pour qui connaissait le lien entre Marthe et le père Finet : il *s'effaçait* avec tant d'humilité, dans une telle pauvreté, pour amener un autre prêtre à se faire proche de Marthe, dont il était le père spirituel ! Et Marthe, pour la toute première fois, m'a confié sa souffrance, et m'a dit : « Père, je vous en supplie, emmenez-moi ! Je ne peux plus rester ici, je n'ai plus de place ici, les Foyers n'ont plus besoin de moi, je leur fais du mal. Emmenez-moi chez les fous, là au moins je pourrai prier, alors qu'ici je suis inutile et même je leur fais du mal ! »

Elle n'en pouvait plus, elle n'aspirait plus qu'à se retirer pour aller, disait-elle, « dans un lieu où je pourrais prier seule, tranquille ». Finalement, j'ai réussi à la convaincre sinon de son utilité – elle était trop humble pour y croire encore –, du moins de la nécessité de rester là, à porter les âmes et à les offrir au bon Dieu. Et elle s'est rassérénée, l'angoisse a disparu.

Comme tous les saints, elle venait de connaître  
un de ces moments où tout semble vain,  
insensé, où l'on se sent abandonné.



## *Le mystère de la Passion chez Marthe*

**A**L'ENCONTRE DE THÉRÈSE DE LISIEUX, toute cachée en Dieu dans son carmel et ignorée de ses contemporains, Marthe Robin a présenté des phénomènes extraordinaires (assez peu du reste, si on la compare à Padre Pio, par exemple), qui ont attiré l'attention sur elle et qui semblent bien traduire une authentique sainteté, c'est-à-dire une totale saisie d'elle-même par Dieu. Ainsi, le fait, inexplicable, qu'elle ait vécu sans manger ni boire<sup>1</sup> de 1930 à 1981 paraît bien être un signe charismatique de Dieu, qui illustre la parole de Jésus : « Ce n'est pas de pain seul que vivra l'homme, mais de toute parole qui sort de la bouche de

---

1. Ce qu'on appelle inédie : faculté qu'ont certains mystiques de se passer totalement de nourriture et de boisson, sans que cela entraîne la mort – comme ce devrait être le cas, naturellement –, ni n'affecte leurs facultés intellectuelles.

Dieu » (Mt 4, 4), et que l'on doit regarder à la lumière du discours sur le pain de vie (Jn 6). Ce genre de phénomène est difficile à admettre, on a vite fait d'évoquer la folie, par exemple, ou la supercherie. Un médecin m'a demandé une fois si on ne venait pas lui apporter de nourriture durant la nuit. Non, on ne la nourrissait pas en cachette, c'était un signe charismatique, inimitable, tout comme les stigmates. La petite Thérèse n'a pas connu ce genre de phénomènes, qui ont une portée charismatique, une portée pédagogique.

Ces stigmatisées, témoins de la victoire de la Croix, sont un don de Dieu à l'Église. J'ai évoqué Symphorose – un beau nom, celui d'une martyre romaine qui, comme la mère des Macchabées, a vu mourir ses enfants devant elle, les encourageant à rester fidèles à Dieu, avant d'être elle-même mise à mort –, je l'ai peu connue. Elle aussi avait demandé à me voir, elle était très simple, comme une petite disciple cachée de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, et toute mariale. Et, avant Marthe, j'avais connu en Belgique une autre stigmatisée, une flamande qui se nommait Clara Jung. On peut en parler à présent, car elle est morte il y a bien longtemps, en 1952. Le père Braun, un dominicain belge qui enseignait alors l'exégèse à l'université de Fribourg, voulait que je la rencontre ; c'était un excellent professeur et un très bon ami, plus âgé que moi ; il connaissait bien Clarke – on l'appelait ainsi, c'est un diminutif affectueux –, mais il était un peu

sceptique, indécis ; il connaissait aussi un bon vieux prêtre qui vivait un peu comme le curé d'Ars, et qui avait de fréquentes visites de la Sainte Vierge, et il se posait des questions, se demandant ce qu'il fallait penser de cette stigmatisée, de ce curé qui voyait si souvent la Sainte Vierge. Il est allé trouver le père Dehau et lui a posé la question : « Que faut-il penser de tout cela ? » Il y a eu un silence, puis le père Dehau a répondu simplement : « Ce qui m'étonne, c'est que cela n'arrive pas plus souvent ! » Alors le scepticisme – c'est-à-dire l'extrême prudence – du père Braun est tombé d'un coup...

J'ai revu Marthe en 1964, seize ans après notre première rencontre, quand le père Finet m'a demandé de prêcher la retraite des prêtres à Châteauneuf. Ce fut comme si je l'avais quittée la veille, et cela a toujours été ainsi à chaque rencontre, comme si *le temps n'existait plus* : on était en présence de quelqu'un qui était le *témoin de l'éternité pour nous*, témoin de l'amour éternel de Dieu, de la tendresse et de la limpidité du cœur de Marie pour nous.

C'était cela, Marthe, un signe vivant de l'amour du Père et de Jésus pour nous. Elle était toute donnée à Dieu, toute offerte, elle avait accepté de *ne plus rien faire*, d'être tout abandonnée au bon plaisir de Dieu, dans une passivité radicale. Sa vie était suspendue au bon plaisir de Dieu, ne tenait plus qu'à un fil. Médicalement parlant, elle ne devait plus vivre, elle était entre les mains de Dieu, directement,

sans aucun soutien des « causes secondes », susceptible à tout instant de passer de cet abandon voulu, aimé, à l'acte de se remettre définitivement entre les mains du Père. Il est difficile de concevoir, humainement, un abandon plus radical, et cela a duré un demi-siècle (de 1930 à 1981) ! La sainteté de Marthe est une sainteté de total abandon au bon plaisir du Père.

Chaque semaine, Marthe revivait la Passion, elle entrait en extase le jeudi soir puis, d'une certaine manière, elle n'était plus de ce monde jusqu'au lundi matin. Quand je l'ai revue, je lui ai fait part de mon grand désir de prier auprès d'elle à ce moment-là. « Ah, mon père, m'a-t-elle répondu, cela dépend du Père [Finet]. » Je n'ai rien dit. Et puis cela s'est fait, sans difficulté, sans heurt, comme s'il y avait une seule voix, un seul cœur ; parfois on ne savait plus très bien ce qui venait du Saint-Esprit, ce qui venait de Marthe, ce qui venait du père Finet. Durant l'extase de la Passion, on n'entendait que des gémissements très doux, et comme le râle d'un agonisant ; de temps en temps, paraît-il, Marthe répétait une des phrases du Christ en Croix, mais je ne l'ai pas entendue, je ne restais pas longtemps auprès d'elle dans ces moments.

C'était très dur, c'était un combat que Marthe vivait seule, à travers sa fragilité corporelle et psychologique, jusqu'au bout de l'abandon ; ce mystère d'abandon est bien plus profond que l'aspect extérieur des souffrances, les marques de la couronne d'épines, les sueurs de sang que

j'ai vues. Marthe m'a dit : « Oui, chaque fois Jésus me demande si j'accepte, et chaque fois c'est plus dur. Il faut vraiment que le Saint-Esprit soit là, parce que c'est tellement douloureux... » Le plus douloureux, c'était cet abandon qui enveloppait le mystère de la Croix, et qui s'est fait de plus en plus total au fur et à mesure que les années passaient. C'est bien plus important que les signes extérieurs et les charismes montrant l'amour de Dieu pour cette petite-fille d'un fermier. À la fin, Marthe a eu des moments terribles, des moments de doute sur le sens de sa vie, de sa présence auprès des Foyers, de son offrande, de sa prière. C'étaient d'effroyables tentations du démon, et une croissance dans l'obscurité de la foi, une pénétration toujours plus grande du mystère de la Croix, dans un abandon radical qui a pris toute sa dimension dans le mystère de la Compassion de Marie.

Car c'est là peut-être ce qui sous-tend l'expérience de Marthe, cette union si forte avec la Vierge qui la faisait être à la fois toute à Dieu et toute aux autres, comme Marie au pied de la Croix, et qui la tenait dans la lutte. Je crois que Marthe a été donnée à l'Église pour ce temps de grandes luttes ultimes, dans lesquelles Marie se fait notre espérance et nous obtient la force même de Dieu ; cela se réalise dans le silence de l'amour, dans l'offrande ultime de Marie au pied de la Croix. C'est cela qui frappait tous ceux qui rencontraient Marthe, le silence de l'amour, toute offrande et toute accueil. On

était accueilli par Marthe comme si on était le seul qu'elle connaissait et qu'elle aimait, dans une transparence, une simplicité et une discrétion totales ; auprès d'elle, on oubliait la lutte de chaque instant qu'elle menait, pour se retrouver dans la lumière de Dieu, qui transfigurait alors notre quotidien. On redevenait un enfant. On se retrouvait comme en présence du mystère de Dieu, dans la prière, dans un réalisme surnaturel d'une totale simplicité. Ce réalisme permettait à Marthe de dépasser tout de suite la souffrance, dans l'amour. Quand on était auprès d'elle, on oubliait ce qu'elle souffrait, à cause de sa voix fraîche et joyeuse, de ses rires parfois, de son humour : elle *ne parlait pas* de la Croix, elle en vivait, et témoignait de sa fécondité.

C'est cela, le mystère de Marthe : vivre la sagesse de la Croix, c'est-à-dire être unie à Jésus dans son mystère d'offrande au Père, dans ce désir d'accomplir pleinement la volonté du Père, dans la joie et la douleur totalement absorbées par l'amour. Il n'y a aucun dolorisme chez Marthe, la douleur est entièrement absorbée par l'amour, comme chez la petite Thérèse. Pour Marthe, la Croix était *le* mystère dont l'Église doit vivre aujourd'hui, mais la Croix qui est la victoire de l'amour, la Croix toute tournée vers la gloire, la Croix dont Jésus lui-même nous dit qu'elle est liée à la Résurrection par un lien de *nécessité* : « Ne fallait-il pas que le Christ endurât ces souffrances pour entrer dans sa gloire ? » (Lc 24, 26.) C'est

peut-être ce réalisme de l'amour qui rapproche le plus Marthe de Thérèse. Je suis persuadé que Marthe était très liée à la petite Thérèse qui venait auprès d'elle, qui lui avait demandé de continuer sa mission en offrant ses souffrances pour qu'elle – Thérèse – puisse envoyer ses roses auprès des pauvres, des abandonnés. Marthe est liée à Thérèse, et Thérèse est liée à Marthe, dans cette sagesse de la Croix.

Marthe est morte dans l'abandon de la Croix, de façon mystérieuse. C'est le secret de Dieu, sans doute sa victoire ultime, la plus cachée aussi. C'est seulement après sa mort que la presse s'est intéressée à elle, c'est plutôt bon signe. Toute sa vie a été discrète, enfouie en Dieu. Le soir de sa mort, une personne venue se recueillir auprès d'elle n'a pas vu de marques de stigmates (elles s'étaient estompées) et a dit : « Il n'y a rien du tout ! » Jusque dans la mort, Marthe est restée dans cette simplicité que lui voulait Dieu, elle n'était plus qu'une malade qui venait de mourir, repliée sur elle-même, broyée comme le grain de blé ; c'est la première image qu'a évoquée monseigneur Marchand et, quand dans l'homélie de la messe des obsèques il a dit : « Marthe était une bonne chrétienne... », certains ont trouvé cela un peu court, ils s'attendaient à un panégyrique extraordinaire. Pourtant, tout était dit en ces mots : *une bonne chrétienne*, une fidèle disciple du Christ crucifié et glorifié, une fille bien-aimée de Dieu.



*Le mystère de la Croix  
et le mystère d'iniquité*

**T**OUTE L'ÉCRITURE, surtout l'Évangile de Jean, est ordonnée au mystère de la Croix, que la liturgie nous fait vivre dans la Semaine Sainte. Tout, dans la vie terrestre de Jésus, est ordonné à ce mystère. L'Évangile de Jean est la révélation ultime, il conclut l'Écriture, or la clef de cet Évangile, c'est la « dernière semaine », c'est la sagesse de la Croix qui donne sa signification profonde à toute la vie de Jésus sur la terre, une vie humaine parfaite qui s'achève en Dieu et prend toute sa signification dans la lumière du Père : Jésus a voulu terminer sa vie dans un acte d'obéissance, la Croix, et il accomplit en cela la volonté du Père sur lui. C'est dans cette seule lumière que nous pouvons comprendre le mystère de la Croix et donc, le sens de notre vie chrétienne et le sens des grandes luttes que l'humanité et l'Église doivent soutenir en cette fin du deuxième millénaire. La Résurrection donne sens à la Croix,

mais la Croix donne sens à notre vie. Le Jeudi Saint et le Vendredi Saint, nous vivons le mystère de la Croix, nous devons le vivre comme un mystère d'amour, au-delà de l'aspect négatif – incontestable et terrible – de la mort, qui demande à être dépassé par quelque chose d'infiniment plus grand : la victoire de l'amour divin sur toutes les conséquences du péché et sur le péché lui-même. C'est le mystère de Pâques, vers lequel nous devons être tournés dans l'espérance.

Dans la Croix, Jésus porte les conséquences du péché de l'humanité ; tout l'aspect négatif de notre vie, il le vit dans ce qu'il y a de plus terrible, de plus amer. Il porte dans l'amour ce qui s'oppose à l'amour ! La mort, dans le cœur de Jésus à la Croix, manifeste l'amour. Humainement parlant, nous avons beaucoup de peine à vivre en profondeur la Semaine Sainte ! Nous avons envie d'accélérer le passage de Jésus au sépulcre, voire de l'estomper. Avant la réforme liturgique, on vivait le mystère de la Résurrection dès le samedi matin, on ne pensait plus à la mort ; les communautés religieuses consacraient la matinée du Samedi Saint au grand nettoyage de printemps ! On n'osait pas affronter le mystère de la mort de Jésus, on n'allait pas jusqu'au bout de la vérité de notre vie chrétienne. Avec le concile Vatican II, l'Église a remis en pleine lumière le mystère du sépulcre, le mystère du Samedi Saint, qui est la journée la plus difficile à vivre : il n'y a plus de sainte réserve dans le tabernacle, qui reste

ouvert, car Jésus n'est plus sur la Terre, il n'est plus l'Emmanuel – Dieu au milieu de nous –, il est au tombeau. On ne vit pas assez cette absence de Jésus. L'Église nous y ramène, c'est significatif, et pourtant on ne le voit pas assez.

L'unité parfaite de l'action de Jésus et l'action du Père se sont réalisées à la Croix : à la Croix, Jésus montre d'une manière éclatante que ce qu'il fait est en union parfaite avec le Père, et cette lumière supprime tout scandale. Pourquoi le Père veut-il le mystère de la Croix ? Par amour pour nous, pour que nous comprenions, au-delà des choses visibles, l'amour de Dieu pour nous. Nous ne pouvons voir l'amour du Père pour nous qu'en regardant la Croix. La Croix, acte d'obéissance du Fils bien-aimé à son Père, est la clef de voûte de toute la vie apostolique de Jésus. Si nous ne le percevons pas, nous ne comprenons rien à la mission de Jésus, ni à la mission de l'Église puisque, comme nous le dit le Saint-Père, l'Église vit la mission de Jésus, elle n'a pas d'autre mission que la sienne. Aussi, dès lors que la mission du Christ s'achève à la Croix, la mission de l'Église s'achèvera elle aussi à la Croix, dans le martyre, dans l'offrande ultime vécue dans le cœur de tous ses disciples, de tous ses amis. Nous devons, dans l'Église, vivre une espérance ultime. Il n'y a pas de distance entre le mystère de la Croix, celui de la Résurrection et le retour du Christ dans la gloire.



### *Le mystère de la mort*

**D**IEU A VOULU LA MORT NON POUR ELLE-MÊME mais comme une peine, conséquence directe du péché ; le péché entraîne la mort, la séparation. En ne voulant pas ce que Dieu voulait, en se révoltant contre lui, l'homme se séparait de Dieu, aussi Dieu l'a-t-il puni. C'est une punition qui nous fait comprendre que nous ne sommes pas la source de notre vie, que nous sommes – en notre être et en notre vie – totalement dépendants de Dieu. Même si nous ne voulons pas mourir, la mort nous atteint, parce que nous sommes de la race d'Adam ; Dieu a voulu que ce premier homme fût responsable de tous ceux qui viendraient après lui, il a voulu cette dépendance radicale non seulement au plan de la vie biologique, mais au plan moral. C'est un mystère que l'on ne comprend pas, et même qui a quelque chose de scandaleux, c'est le scandale du péché originel. Dieu a voulu cela pour nous aider à comprendre

quelque chose de beaucoup plus grand, le mystère de Jésus, Tête de toute l'humanité, responsable de toute l'humanité, comme la tête est responsable du corps. Adam était la tête de l'humanité selon la chair et le sang, Jésus est la Tête de l'humanité au plan de la grâce, de la rédemption, de la filiation à l'égard du Père. C'est la volonté de Dieu. On l'accepte comme un fait, mais on a beaucoup de peine à la découvrir dans sa propre vie, à l'accueillir comme telle, on n'en voit pas tout le sens et on se révolte.

Nous n'y pouvons rien d'être nés dans le péché originel et donc d'être soumis à la mort, et c'est pour cela qu'il y a en nous un premier mouvement de révolte, à cause d'un sentiment d'injustice. Le péché originel est sans doute ce qu'il y a de plus difficile à accepter aujourd'hui ; mais nous n'avons pas le droit de le supprimer, sous prétexte que nous ne le comprenons pas. C'est un scandale pour une pure intelligence (il suffit d'évoquer Camus, dans *La peste*) : la souffrance de l'enfant est inadmissible, intolérable, car il n'a pas péché. Sommes-nous alors tributaires de la faute d'autrui ? Les Apôtres eux-mêmes se sont posé la question, ils ont interrogé Jésus sur l'aveugle-né : « Est-ce lui qui a péché, ou ses parents ? » En raisonnant ainsi, nous restons dans une conception selon laquelle tout manque vient d'une faute. Il nous faut regarder la finalité, c'est-à-dire la gloire de Dieu : si Dieu a permis la faute originelle, il a

voulu aussi qu'il y en ait des conséquences ; c'est le sens profond des permissions divines – certaines « bêtises » de l'homme – en vue d'un plus grand amour.

La seule exempte du péché originel est la Vierge Marie. Certains aimeraient bien que Joseph le fût aussi, mais est-ce possible, serait-ce compatible avec l'affirmation de la Vierge à Lourdes : « Je suis l'Immaculée Conception » ? Et non pas *une* Immaculée Conception parmi d'autres... Il y a sur Marie un amour unique de la part de Dieu, comme il y a sur Jésus un amour unique, qui fait de sa mort une mort unique, car elle fait entrer Jésus dans le retour au Père, c'est-à-dire dans la gloire. C'est une mort glorieuse : Jésus entre dans le mystère de la gloire éternelle du Père, qui a voulu que la vie du Christ s'achevât par la Croix. D'habitude, la mort est une fin, elle n'est pas, ne peut pas être féconde en elle-même ; ce qui est particulier dans le mystère de Jésus, c'est qu'il est rendu capable de mourir par le mystère de l'Incarnation, du Verbe fait chair. Dans le mystère du Fils de Dieu incarné pour nous et capable de mourir pour nous, la mort pénètre en Dieu, aussi peut-elle être vaincue par Dieu lui-même ; et, de même que le Père ressuscite les morts et leur redonne vie, de même le Fils donne sa vie à qui il veut (*Jn 5, 21*). La Semaine Sainte est la seule qui soit entièrement consacrée à Jésus, à sa Passion et à sa mort, mort glorieuse, mort victorieuse de

la mort. L'achèvement de la vie du Christ dans la Croix est quelque chose de très étonnant du point de vue humain.

### *Le mal et la souffrance*

**L**E MAL EST ENTRÉ DANS LE MONDE à cause du péché originel, mais faut-il être confronté au mal, le mal est-il une nécessité pour aller vers le bien ? Il y a en nous une complicité à l'égard du mal, complicité d'orgueil et de plaisir. Nous sommes très complexes à cause de cette complicité due au péché originel, qui nous rend moins coupables, mais cette complexité est notre vulnérabilité. Cela est au-delà de nos expériences psychologiques, nous avons radicalement des complicités à l'égard du mal : celui-ci ne provient pas uniquement du milieu, du contexte, mais il est comme enraciné en nous, dans nos tendances mauvaises, dans ces complicités qui sont en nous. Dans tout péché, il y a une complicité d'orgueil, ou de vanité, ou de sensualité, etc. Aussi ne pouvons-nous tendre vers le bien que dans la lutte, qui peut nous réveiller, nous rendre plus attentifs ; Héraclite disait que « la

guerre est le père de toutes choses », Hegel a repris cette idée. En effet, la lutte permet de faire des découvertes, elle nous apprend tout d'abord à nous découvrir nous-même.

Si le mal n'est jamais un motif positif pour faire le bien, un climat de lutte contre les multiples tentations qui nous assaillent est susceptible de nous éveiller, et donc de nous donner l'impression que, grâce au mal, on a su – ou pu – agir avec perspicacité. Aussi certains ont-ils pu considérer le mal comme une nécessité pour aller vers le bien ; saint Paul lui-même n'écrit-il pas : « *Opportet haereses esse* » (il est nécessaire qu'il y ait des hérétiques, 1 *Cor* 11, 19) ? Mais s'il est vrai qu'un mal spirituel peut nous permettre de réagir, ce n'est pourtant jamais qu'accidentel, et on perd beaucoup de force dans ces luttes.

Le mal n'est jamais un absolu, parce qu'il est toujours relatif au bien : ce sont l'imaginaire et notre psychologie qui nous font croire que le mal est un absolu. Il n'y a pas de solution au plan philosophique, c'est pourquoi les philosophies idéalistes se sont révélées incapables de répondre à la question du mal. Pour nous, chrétiens, le mal est une écharde dans notre espérance, mais la foi nous donne la lumière : la Croix du Christ, car celui-ci a porté sur lui l'iniquité du monde. Par le Christ, le mal et la mort prennent une nouvelle signification. Le mal est vaincu, la mort devient victoire. C'est la grandeur de la Révélation chrétienne qui donne une signification, et donc un remède, au mal. Si

le mal reste un mystère, il devient toutefois mystère de vie, dans la lumière de la foi.

Quelle est la différence entre mal et souffrance ? La souffrance est un mal, dans la mesure où elle est ce qui diminue le bien, qui l'empêche de s'étendre (on ne peut définir le mal que par rapport au bien). Le mal est paralysant, stérile, il porte en soi l'angoisse. Pour le chrétien, la seule lumière est le mystère de la Croix du Christ : ce n'est pas une explication, c'est un mystère – donc toujours positif dans l'ordre de l'amour – qui nourrit l'espérance.

Le mal a toujours existé, mais, aujourd'hui, on ne peut que constater le fait qu'il s'étend. Alors qu'on propage très peu le bien, la connaissance du mal est de plus en plus grande, et la communication sert à propager le mal ; aussi y a-t-il de nos jours un mal plus grand, plus profond. Le démon est très actif, parce que ses jours sont comptés ; et plus on s'approchera du terme, plus le mal sera visible, et plus l'homme entrera dans la connivence avec le mal ; c'est ce que nous montrent sous forme symbolique les deux bêtes de l'Apocalypse. Nous le constatons chaque jour, quand nous entendons parler de violences, d'injustices sociales, de drogue, de l'incapacité à supprimer la famine malgré les possibilités objectives de la pallier, etc.

Ce qui est grave de nos jours, c'est que le mal s'insinue jusque dans la recherche scientifique et médicale : il y a eu ce cas dramatique

des femmes stérilisées de force en Suède (et ailleurs), sous prétexte de progrès médical et social, il y a maintenant l'interrogation de l'homme face aux sources mêmes de la vie, avec la question du clonage. Quand la science s'égaré au point qu'elle amène l'homme à se poser la question de l'opportunité ou de la légitimité de moyens de destruction – un clonage humain ne serait-il pas la destruction même de l'identité de la personne ? –, il n'y a plus philosophiquement de solution au problème du mal, si tant est qu'il y en ait jamais eu. La seule solution est de l'ordre de l'éthique chrétienne.

Il faut distinguer trois niveaux d'éthique, donc trois absolus pour l'homme qui peuvent le conduire au bonheur : l'ami, Dieu Créateur, le Christ. Il y a donc une éthique fondamentalement humaine, celle de l'amour d'amitié ; une éthique religieuse, car l'homme est naturellement un animal religieux (donc la laïcité agressive, active, détruit cette dimension naturelle) ; et enfin une éthique chrétienne, qui prend en compte l'existence de Jésus, parce qu'elle la constate.

À l'encontre de Kant, qui fait reposer l'éthique sur le devoir, nous devons redonner à notre philosophie un sens plus fort, en soulignant que la dimension morale de l'homme repose sur l'amour d'amitié. L'éthique chrétienne doit aller plus loin et redire que l'homme, pour être capable d'aimer, a besoin impérativement de découvrir sa source (pensons aux questionnements des enfants

adoptés qui, vers dix-huit - vingt ans, veulent impérativement découvrir leurs parents selon la chair et le sang, afin de pouvoir aller plus avant dans l'existence). La grande douleur de l'homme est de sonder sa solitude radicale, d'être celui qui n'a pas de racines. Le premier *Magnificat* d'Adam est celui qui jaillit de son cœur quand il découvre Ève, quand il voit qu'il n'est pas seul : « Os de mes os, chair de ma chair ! » Quand nous ignorons d'où viennent notre âme, notre esprit, nous sommes perdus, nous sommes seuls. L'éthique chrétienne doit rappeler à l'homme son origine divine, en lui montrant que la mort – qui est toujours là, qui nous guette – prend une nouvelle signification, et que le mal doit être appréhendé comme un mystère, et non comme une fatalité.

L'éthique chrétienne doit nous faire mesurer l'expérience d'un renouveau du bien, d'un élan du bien, en nous libérant du pessimisme. Certes, le mal progresse, il va très loin aujourd'hui, car le démon se dévoile ; mais nous assistons à un renouveau de l'amour – il faut être réaliste –, la grâce est plus forte que le péché. À l'appel de l'Esprit Saint à aller plus loin dans l'amour, un véritable renouveau de l'amour se dessine, palpable, que l'on appréhende dans des mouvements récents, chez les jeunes. On ne peut ni regarder le mal sans tenir compte de ce renouveau, ni constater celui-ci sans faire attention au mal, et c'est l'éthique de l'amour qui nous l'enseigne, non celle de la vertu. On va très loin dans le mal, mais il y a

des réactions, on refuse de s'abandonner au courant mortifère, au suicide que constitue cette *méta-tentation* à laquelle l'humanité est confrontée, et qu'elle n'a encore jamais connue (Jean-Paul II) : par le progrès, la science, la technique, l'homme voudrait être le sauveur de l'homme, c'est le mythe récurrent de la tour de Babel, la grande tentation de l'orgueil. En fait, on n'arrivera à sauver l'humanité qu'en la réunifiant dans l'amour, en prenant humblement en compte la présence de l'Esprit, toujours plus grande. L'heure n'est plus à la discussion, mais à la contemplation, afin d'éviter à la fois le danger de « romantiser » le renouveau, et la perversion d'évacuer la mission salvifique du Christ.

La contemplation est fruit de l'intelligence amoureuse : l'amour pousse l'intelligence à contempler Dieu, c'est-à-dire à le regarder tel qu'il est. Bien sûr, elle est imparfaite, mais comme Dieu m'est plus intime que moi-même et qu'il m'aime, je peux découvrir sa présence lumineuse, dans l'aveuglement ou l'éblouissement qui empêche de le voir, mais qui m'attire comme ce qu'il y a de plus vital en moi, puisqu'il est la source de mon être, de mon âme. C'est l'amour de la vérité qui nous pousse à aller toujours plus loin dans cette contemplation : regarder celui qui nous regarde et dont on sait, sans le voir, qu'il est présent. La soif de contemplation est antérieure et plus radicale en moi que toute amitié ; quand elle regarde le Christ crucifié et glorifié, source de tout amour

se donnant à moi à la Croix, et plus présent à moi-même que je ne le suis, il y a en moi une tendance, une orientation vers lui, qui purifie mon regard, mon intelligence, qui assume l'amour d'amitié. Ce sont les deux finalités de la personne humaine : la capacité de rechercher la vérité et de contempler, et la capacité de choisir de la manière la plus simple et la plus profonde, l'ami, celui (celle) qui est capable de nous apporter ce dont nous avons besoin immédiatement. Le caractère *utilitaire* de l'amour demande à être dépassé ; il faut aimer l'autre pour lui-même, dans sa qualité propre de personne, et non pour ce qu'il nous apporte ; c'est difficile dans notre société de consommation, confrontée en permanence à la tentation, car on a peine à accepter que l'amour soit lucide, alors qu'il doit l'être. Qu'est-ce qu'aimer ? C'est un mystère. Aimer une personne, c'est être attiré par elle en la découvrant comme un absolu, un bien spirituel, et c'est la seule solution contre le mal et contre la mort, c'est la victoire sur la mort. Au soir de notre vie, nous serons jugés sur l'amour, et l'amour va au-delà de la mort.



*Amen, viens, Seigneur Jésus !*

**L**E SAINT-PÈRE se sent, *se sait* responsable de l'Église à la veille de ce troisième millénaire, dans lequel il nous prépare à entrer depuis dix ans, en nous prévenant d'avoir à vivre la dernière semaine de l'Église – comme la Semaine Sainte, totalement consacrée à Jésus – pour que nous disposions nos cœurs à accueillir le Seigneur. Il nous a proposé un *triduum d'années*, si je puis dire : l'année 1997 était consacrée au mystère du Christ, qui ne se comprend que par la Croix. Cette année est consacrée à l'Esprit, afin que nous soyons attentifs à ce qu'il nous dit, à ce qu'il nous montre. Et l'année 1999 sera consacrée à la personne du Père, vers qui le Fils remonte après sa Passion et sa Résurrection. Tout cela n'est pas fortuit et nous mène à l'an 2000, qui sera l'année de Dieu, de la Trinité divine. Le pape en parle, il insiste. Pourquoi cette insistance ? Ce n'est qu'une date, signifierait-elle autre chose qu'un jour de plus qu'hier, un jour

de plus dans le calendrier ? Le Pape rappelle que l'an 2000 est beaucoup plus qu'une date, que c'est un grand moment, qui a une valeur exceptionnelle.

Ce jubilé est devenu la grande « affaire » de sa vie – j'entends cela dans le sens où Jésus parlait des « affaires de son Père » –, et c'est pour cela qu'il tient bon, qu'il veut tenir jusqu'au terme. Il vit maintenant ce que, de façon prophétique, le cardinal Wyszynski l'exhortait à accomplir quand, à son élection, en 1978, il lui disait : « Tu dois faire entrer l'Église dans le troisième millénaire. » C'est pour cela que le pape est devenu prudent, qu'il se montre d'une complète docilité envers les médecins – ce n'est pas dans son tempérament de fonceur, d'*athlète du bon Dieu*, comme le qualifia le cardinal Marty en 1981 –, car il est décidé, malgré sa santé défaillante, à atteindre l'an 2000, pour faire *passer* l'Église dans le troisième millénaire comme dans une nouvelle Pâque. Nul ne sait, bien sûr, s'il y parviendra. Peut-être le Seigneur agira-t-il envers lui comme il l'a fait à l'égard de Moïse, le rappelant à lui alors qu'il était en vue de la Terre Promise, sans l'y laisser entrer... Ce serait une pauvreté encore plus radicale. Mais cela n'aurait rien qui doive nous surprendre, encore moins nous scandaliser, car nous devons rester dans la foi et l'espérance des pauvres.

Cela, le pape le sait, c'est la raison pour laquelle depuis dix ans il nous prépare, nous invitant à être attentifs aux signes des temps, à

« entrer dans l'espérance », bien que nous assistions en quelque sorte à la fin d'une culture chrétienne. C'est difficile à vivre, c'est terrible, mais nous n'avons pas le droit de rester passifs, c'est pourquoi le Saint-Père nous exhorte à nous poser la vraie question : face à cela, que peut-on faire, quels sont les moyens d'agir ? Comment nous, chrétiens, devons-nous nous comporter dans cette perspective ? Car, ayant reçu des grâces de lumière que peu d'hommes ont reçues, le chrétien est responsable de toute l'humanité. Il doit essayer de regarder avec intelligence les événements, les lire comme *signes des temps* dans une lumière surnaturelle. C'est ce à quoi nous invite le Saint-Père.

À cause de cela, le Pape est critiqué. Mais finalement, ceux-là mêmes qui le décrivent le plus s'accordent à reconnaître – pas toujours de gaieté de cœur, il est vrai – qu'il a raison, que son regard se porte toujours plus loin que le nôtre. On l'a bien vu à l'occasion des Journées Mondiales de la Jeunesse : le regard prophétique du pape fait partie de sa grâce d'état. Préparons-nous ! Comment cela sera-t-il vécu ? Nous n'en savons rien.

Nous devons nous demander : « Où en est l'Église, où en sommes-nous en Église ? » Après la visite du pape en France, et son passage à Lyon et à Paray-le-Monial, les cardinaux italiens qui étaient venus à sa rencontre lui demandèrent s'il était content de son voyage. Il leur répondit : « Oui, oui, je suis très content... le

renouveau existe en France, il existe donc dans l'Église ! » Or, nous nous lamentons sur la France, au lieu de voir combien nous avons reçu et de rendre grâces pour ces signes de renouveau. Pensons seulement à nos frères catholiques d'Albanie, par exemple, où il n'y a qu'un seul évêque et six prêtres, en tout et pour tout. Lorsque le Saint-Père nous invite à prendre au sérieux ces « signes des temps », il veut nous faire aller plus loin que la simple interrogation sur la gravité du moment, sur le danger actuel. Il veut nous faire entrer dans le mystère de l'espérance eschatologique.

Nous avons de la peine à vivre de cette espérance. Si nous savions que nous nous approchons du grand jour, serions-nous prêts à recevoir Jésus ? C'est tout le sens de la parabole des dix vierges (Mt 25, 1-13), qui se termine par ces paroles : « Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure. »

Mais Dieu veut nous laisser dans la foi et dans l'espérance. Si j'étais assuré que Jésus reviendra le 1<sup>er</sup> janvier 2000, je perdrais quelque chose de mon espérance de pauvre. Nul ne sait quand ni comment, mais nous ne devons pas perdre ce temps de l'attente dans l'espérance. Combien durera-t-il ? Je l'ignore, vous aussi, et sans doute le Saint-Père aussi.

Je cite souvent cet épisode de mes rencontres avec Marthe Robin, quelque temps avant sa mort. On m'avait fait savoir que je pourrais la voir le jeudi soir, après les retraitants, juste avant qu'elle n'entre dans le

grand mystère de la Passion. Il était bientôt dix-neuf heures, elle était éreintée, car elle avait vu un grand nombre de personnes toute la journée. Soudain, je l'entends me demander, avec un accent d'une force que je serais bien incapable de rendre : « Mais, père, quand va-t-il venir ? » C'était dit avec un tel réalisme, au fil de notre dialogue, que j'ai cru qu'elle parlait du père Finet, qui ne tarderait pas à arriver, effectivement, comme chaque jeudi soir. Alors je lui ai suggéré : « Marthe, voulez-vous que j'aille le chercher ? » Elle a alors repris : « Mais non, père... Jésus ! Jésus ! Quand va-t-il venir ? » – comme si l'attente qu'elle souffrait était devenue intolérable au point qu'elle ne pût plus la supporter, plus la vivre. Sa soif de la venue de Jésus était si ardente, l'accent de sa voix était si poignant, que c'était comme si elle me révélait que Jésus était tout proche, comme quelqu'un qui se tient derrière la porte et qui tarde à entrer, quelqu'un qui la prenait dans tout son être, qui la saisissait entièrement... « Quand va-t-il venir ? » On sentait bien, là, que toute sa vie était pour le retour du Christ. Marthe vivait cette attente de Jésus. Si on n'entrait pas dans ce mystère d'attente, on n'entrait pas dans le mystère de Marthe. C'est le mystère de l'Église, de l'épouse qui, avec l'Esprit, dit à Jésus : « Viens ! » (Ap 22, 17).



Chez le même éditeur :

**De l'autre côté des choses**

*Le Miracle de la vie*

Lise THOUIN

384 p. – 120 F

**Foi dite en passant**

*Carnet de route d'un pèlerin ordinaire*

Luc ADRIAN

238 p. – 95 F

**L'Âme des prénoms**

*Guide du bon usage des prénoms dévoilé  
d'après leur sens profond*

Jacques et Chantal BARYOSHER

Relié, 480 p. – 159 F

**Charité bien ordonnée...**

Jean DUCHESNE – Denis Piveteau

Jean-Claude Larrieu – Olivier Couvert-Castéra

*Préface : Jean-Baptiste de Foucauld*

124 p. – 72 F

**Le Tohu-Bohu, le Serpent et le Bon Dieu**

Alain HOUZIAUX

*Préface : Michel Tournier*

Collection : Les conférences de l'Étoile

192 p. – 99 F

**Mon testament philosophique**

Jean GUITTON

276 p. – 119 F

**La Puissance de la compassion**

Sa Sainteté le Dalai-Lama

192 p. – 99 F

**Aux racines de l'homme**

*De la mort à l'amour*

Xavier LE PICHON

294 p. – 109 F

**Edith Stein**

Joachim BOUFLET

264 p. – 129 F

**Les Mystères de l'occulte et de l'étrange**

Jean VERNETTE

308 p. – 99 F

**À quoi sert de maudire la nuit ?**

Danielle HUÈGES

204 p. – 99 F

**Dieu était là et je ne le savais pas**

Stan ROUGIER

264 p. – 109 F

**Ces passions qui nous tuent**

Alphonse et Rachel GOETTMANN

252 p. – 99 F

**La Religion, les Maux, les Vices**

Alain HOUZIAUX

Collection : Les conférences de l'Étoile

240 p. – 99 F

**Le Cinquième Évangile**

Bernard MARIE

276 p. – 109 F

**La Rencontre**

Henri TISOT

290 p. – 119 F

**Le Chasseur d'âmes**

Éric LE NABOUR

276 p. – 109 F

**Itinéraire d'un enfant terrible**

Georges LAURIS

228 p. – 119 F



*Achévé d'imprimer en septembre 1998  
sur presse Cameron  
par Bussière Camedan Imprimeries  
à Saint-Amand-Montrond (Cher)*



N° d'édition : 722. N° d'impression : 984663/1.  
Dépôt légal : octobre 1998

*Imprimé en France*

PÈRE  
MARIE-DOMINIQUE PHILIPPE

# À L'AUBE DU DERNIER JOUR

**L**es thèmes abordés par le père Marie-Dominique Philippe dans ce livre traduisent les grandes préoccupations de l'homme actuel et, en particulier, des jeunes : l'amour, la question de la vocation, mais aussi le mystère du mal et de la mort, et les grandes interrogations sur l'avenir, sur le devenir de l'homme dans la perspective du troisième millénaire.

Ces pages jaillies du cœur sont d'une étonnante fraîcheur. Inspirées surtout de l'Évangile de saint Jean, et des enseignements du Saint-Père et du concile Vatican II, elles sont tout empreintes de la rigueur de pensée de l'auteur et de la lumineuse cohérence qui la caractérise. Elles nous invitent à entrer plus avant dans la profondeur de la prière, de la louange et de l'adoration, pour y affermir notre foi, y nourrir notre espérance, y vivifier notre charité.

*Fondateur de la Communauté Saint-Jean, le père Marie-Dominique Philippe, dominicain, philosophe et théologien, est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages, notamment : Les Trois Sages, Fayard, 1994, et Lettre à un ami, Éditions Universitaires, 1990.*



Prix TTC : 109 F